ANDRÉ DREUX

Nos Soldats Aveugles

AVEC UNE PRÉFACE DE

MAURICE DE LA SIZERANNE

16 Photogravures

DEUXIÈME ÉDITION

ASSOCIATION VALENTIN HAÜY

Pour le Bien des Aveugles

9, RUE DUROC, PARIS

1919

HV 1711
.U 41

C.1

J. S. IRWIN

HU1711

D

Nos Soldats Aveugles

Pour permettre aux soldats aveugles de s'occuper de l'éducation de leurs enfants, l'Association Valentin Haüy a publié un Syllabaire spécial réalisé par M. A. Balquet, imprimé à la fois en grosses lettres ordinaires et en lettres Braille. Le père aveugle peut ainsi enseigner, lui-même, les éléments de la lecture à son petit garçon clairvoyant.

ANDRÉ DREUX

Nos Soldats Aveugles

AVEC UNE PRÉFACE DE

MAURICE DE LA SIZERANNE

16 Photogravures

DEUXIÈME ÉDITION

ASSOCIATION VALENTIN HAÜY
Pour le Bien des Aveugles
9, RUE DUROC, PARIS

1919

HV1711
D
copy1

PRÉFACE

Dans les journaux, lorsqu'on parle des soldats aveugles, c'est leur silhouette, leur attitude physique qu'on décrit principalement. Moi, je suis surtout préoccupé par le drame psychologique qui se passe en eux. Pour une nature fine et vibrante, la suprême épreuve n'est-elle pas, à vingt-cinq ans, d'aimer de tout son cœur, d'être prêt à se donner tout entier, et de sentir que par suite d'une infériorité qu'on tient pour une déchéance, infériorité grave sans doute, mais purement physique, on sera obligé de

garder silencieusement inutilisé, au fond de soi, le trésor de tendresse, de dévouement qu'on aspirait à donner?

Certes, tout ce que Dieu fait est bien fait, et sa Providence connaît mieux que nous le « tracé » que doit suivre pour avoir quelque fécondité le filet d'eau de notre pauvre vie. Mais, à vingt-cinq ans, peut-on comprendre cela? Et alors, quelles tortures morales s'ajoutent à l'entrave physique, en pensant qu'on ne pourra plus faire un pas hors d'une certaine zone sans l'assujettissement, l'esclavage d'un guide! Quelle accablante tristesse, quel anéantissement des meilleures espérances du cœur rendent plus dur l'adieu aux jouissances apportées par les yeux!

Sans doute, pour le nouvel et tragique aveugle, il reste encore, dans une matinée de printemps, la fraîcheur parfumée de l'air, la vive et chaude impression du rayon de soleil, le

chant des oiseaux et les mille jolis bruits de la nature. Mais cela pourra-t-il lui faire oublier la grande fête de la lumière? Sans doute, il en arrivera, comme j'y suis parvenu moi-même, à retrouver des souvenirs, associés, mêlés à des impressions d'atmosphère, à des parfums, à des sonorités qui, ensuite, les rappellent avec une intensité très grande, parfois poignante :

Je ne la vois plus la splendeur des roses,
Mais le Ciel a fait la part de chacun.
Qu'importe l'éclat, j'ai l'âme des choses.
Je ne la vois plus la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum [1].

En ce matin de juin où, loin de Paris, j'écris ces lignes, l'oiseau qui, sans plus se soucier de ma présence ni du bruit de mon poinçon que de cette effroyable guerre, chante tout près de

1. Bertha Galeron de Calonne, *Dans ma nuit : Qu'importe !*

moi, en ramenant tout à coup ma pensée aux années de jeunesse, fait renaître dans mon pauvre cœur, déjà si attiédi, un « fouillis » de souvenirs qui l'oppressent douloureusement et qu'il craint cependant de chasser, tant on aime malgré soi cette délicieuse souffrance. Souvenirs d'impressions antérieures évoquées, réveillées par un détail souvent insignifiant de l'heure présente? Je ne sais, mais qu'importe?... C'est confusément que l'on sent ces choses. Et puis, lorsqu'il s'agit de l'imagination et du cœur, la précision est-elle bien nécessaire? Est-ce qu'en ce monde les choses les plus prenantes se définissent très bien? Rêve et réalité, impressions présentes et souvenirs, tout se confond un peu. Charmant ou cruel, l'enchantement, d'ailleurs, est court. Sachons le saisir lorsqu'il renaît, sans chercher indiscrètement et égoïstement à le fixer lorsqu'il s'évanouit. Ne pas être égoïste est encore le plus sûr moyen de garder la

parcelle de poésie et de bonheur qui nous est dévolue.

*
* *

Voici l'un de ceux que Lavedan appelle « les grands martyrs de la Guerre ». Atteint aux yeux par un éclat d'obus, quand ses camarades le relevèrent, il ne voyait plus rien.... Transporté d'abord, tant bien que mal, au poste de secours, il est bientôt évacué sur les formations sanitaires de l'intérieur. Alors viennent les longues journées d'hôpital et, pour ses pauvres yeux, les diagnostics bénins et optimistes : « C'est l'effet de la commotion; ce ne sera pas grave; la vue reviendra peu à peu grâce à un traitement d'électricité. Nous allons vous diriger sur un hôpital où on soigne spécialement les maladies des yeux.... » Il écoute tout cela, il veut bien espérer, il a des heures, des jours d'espoir. Mais, souvent aussi, trop

souvent pour son pauvre esprit désemparé, la terrible question se pose de plus en plus tenace : « Et si la vue ne revenait pas?... »

Oh! ce n'était pas que le brave garçon aspirât à une destinée bien extraordinaire. En juillet dernier, assis à sa table d'architecte, il ne rêvait ni la fortune ni la gloire. Mais, intelligent, laborieux, rangé, il avait le droit d'espérer ce qu'on appelle « un bon avenir »; fiancé depuis quelques mois, il espérait surtout « vivre son rêve »... et voilà que ce rêve s'évanouit.

Elle, depuis le jour de l'adieu, vivait dans l'attente de ses lettres. Chaque soir, elle était aux prières instituées depuis la guerre, à cette heure où tant de mères, femmes, filles et sœurs si anxieuses viennent parler à Dieu des absents, où il suffit d'entrer dans une église pour respirer une atmosphère de ferveur intense. Quelques lettres vinrent, affectueuses, encoura-

geantes; puis elles cessèrent, plus rien : ce fut le silence, l'extrême angoisse.

C'est que, depuis sa blessure, il ne pouvait plus écrire et il ne voulait pas faire écrire, car il se disait : « Si je ne dois jamais retrouver la vue, j'aime mieux qu'elle me croie mort.... » Gai autrefois, il devenait sombre, silencieux, demandant à passer de longues heures seul, sur un banc du jardin de l'hôpital, au lieu d'essayer de se distraire avec les camarades.

L'ombre, la certitude de l'ombre le gagnait de plus en plus; c'était bien la « grande nuit », la fin du rêve.

*
* *

C'est alors qu'il reçut la visite d'une amie des aveugles, connaissant de longue date tout ce qui les touche, et prête, par là même, à le réconforter, à l'encourager en lui parlant de ce

qu'un homme énergique peut faire sans la vue. Elle prit toutes les précautions, eut toutes les délicatesses qu'un cœur de femme sait trouver. Il faut ordinairement de longues causeries, bien amicales, abordant des sujets très divers, avant que se détende un cœur contracté par le chagrin et que les confidences puissent sourdre goutte à goutte; si parfois elles jaillissent tout à coup, c'est sous la poussée d'une émotion subite, mais résultant d'une lente et souvent inconsciente préparation.

La confidence vint enfin.... « C'est fini, je ne veux plus y penser. Peut-être ne voudrait-elle plus de moi.... D'ailleurs, elle voudrait, que ce serait une folie de ma part : je ne peux pas, je ne veux pas la condamner à une vie de misère. »

Alors furent cités les exemples précis, nombreux, circonstanciés, avec noms à l'appui, d'aveugles qui, ayant perdu la vue en pleine

force, en pleine activité, ont pu, aidés et appuyés par une Œuvre qu'a perfectionnée l'expérience, s'initier à une nouvelle profession, l'exercer fructueusement, se marier, élever des enfants, tout cela non sans labeur, mais avec les joies intimes du foyer.

Un de ces aveugles, bien fait pour servir d'exemple, lui fut amené, apportant un guide-main pour faciliter l'écriture et une méthode de lecture Braille. Et peu à peu, il se remit à attendre encore quelque chose de la vie, confusément d'abord, plus nettement ensuite. Il finit par admettre que, comme tel et tel, il arriverait à refaire la sienne. Il a l'oreille musicale, beaucoup d'adresse de main : l'accordage des pianos pourrait donc devenir son lot. On lui a parlé d'accordeurs ayant réussi à créer un petit magasin, modeste d'abord, prospère ensuite, que leur femme fait valoir.

Un jour, enfin, après avoir longtemps médité,

il se décida à écrire au crayon à sa fiancée, lui annonçant sa blessure, lui disant que, « bien entendu, il lui rendait sa parole, comprenant très bien qu'il était impossible pour elle d'épouser un aveugle.... »

La réponse se fit peu attendre; elle fut ce qu'on pense, un transport de joie : « Dieu soit loué! vous êtes vivant; avec ou sans vos yeux, je suis et resterai toujours toute à vous. »

En achevant d'entendre cette lettre, il dit simplement : « Maintenant, cela ne me fait plus rien d'être aveugle ». C'était la première fois qu'il prononçait ce mot.

L'espoir renaissait en lui. Dieu veuille qu'il en soit de même pour tous les soldats qui ont payé de leurs yeux le salut du pays!... C'est pour les encourager, eux et tous ceux qui s'intéressent à leur tragique épreuve, qu'un ami des aveugles, homme de cœur et de talent, que je

tiens à remercier ici, a écrit ce touchant volume si rempli pour eux de raisons d'espérer.

MAURICE DE LA SIZERANNE,
Secrétaire général de l'Association Valentin Haüy
pour le Bien des Aveugles.

LE COMMANDANT BARAZER DE LANNURIEN, UN DES FONDATEURS ET VICE-PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY.

Nos Soldats Aveugles.

Parmi les innombrables « mutilés de la guerre » ils sont de ceux dont l'infortune suscite un des plus vifs courants de sympathie et de pitié. Quand l'un d'eux passe dans les rues, au bras d'un clairvoyant, les gens s'arrêtent, frappés d'une émotion soudaine et le suivent d'un regard prolongé. Beaucoup saluent d'un geste respectueux et grave. On sent, chez tous, comme un élan spontané de commisération et de tendresse, un besoin, que seule la discrétion réprime, d'aller vers lui, de lui serrer les mains, de lui balbutier quelque chose qui puisse alléger sa peine. Il laisse

derrière lui, dans la foule, comme un sillage de tristesse, et il ne voit rien de tous ces visages muets, où s'exprime une si ardente compassion. A quoi songe-t-il tandis qu'il poursuit sa marche dans les ténèbres, abandonné à son guide? Il est jeune, dans le plein épanouissement de ses forces physiques et morales, et le malheur qui le frappe, il n'a point eu le temps de s'y préparer. Il ne l'a pas vu venir peu à peu, au cours d'une lutte contre la cécité menaçante. Ses yeux n'étaient pas affaiblis par la maladie ou par l'âge. Il n'était pas averti; il n'a pas pu faire l'apprentissage de son malheur. Brutalement, d'un coup sec, il est passé de la lumière aux ténèbres; il est emmuré dans la nuit!

C'est pour la plus noble des causes qu'il subit cette tragique épreuve. Il le sait, il ne l'oubliera pas. Devant le magnifique sursaut d'héroïsme qui fait tressaillir la France entière, devant tous les exemples d'abnégation donnés par nos soldats, qui mesurera la force d'endu-

rance et de consolation que peut puiser l'aveugle dans le sentiment de son sacrifice, de son immolation pour le salut du pays? Mais si nous n'avons pas le droit de douter de cette force, elle ne doit pas, non plus, nous dissimuler l'immensité du sacrifice. Puis, la résignation n'est pas l'œuvre d'un jour. Elle ne peut être qu'une adaptation, une conquête plus ou moins lente, traversée de longues heures de tristesse et de découragement. L'épreuve de nos soldats aveugles est encore trop récente pour qu'ils ne connaissent plus ces heures douloureuses. C'est maintenant, au contraire, que la lutte au fond d'eux-mêmes doit être le plus rude entre le souvenir de leur ancienne vie et la pensée de celle qui les attend.

Ils sont déjà des centaines. Ils seront peut-être des milliers. « Balles, éclats d'obus vidant les yeux, graviers, débris de toutes sortes projetés sur le visage, brûlures provenant d'explosions, commotion résultant d'un simple passage du projectile, etc., enfin, blessure singulière et

relativement fréquente, une balle atteignant exactement la tempe et traversant la tête sans tuer le blessé, mais tranchant le nerf optique : jamais aucune guerre n'aura fait tant d'aveugles[1]. »

Si l'on en trouve parmi eux qui, dès maintenant, acceptent la cécité avec beaucoup de courage, c'est un fait que la plupart sont fort tristes. Ils s'inquiètent du genre d'existence qui les attend. Plusieurs avaient déjà un bon métier, une carrière avantageuse, des espérances d'avenir; tout est perdu pour eux; c'est une vie à refaire.

Refaire une vie, s'en croient-ils capables? Et qu'en pensent ceux-là mêmes dont ils excitent si justement la compassion? N'est-il pas à craindre que, dans leur propre opinion, et dans l'opinion de beaucoup de ceux qui les plaignent, ils ne doivent plus être désormais

1. *Pour les Soldats aveugles*, notice publiée par l'Association Valentin Haüy.

que des « épaves » de la vie sociale, des inutiles ne pouvant plus rien tirer d'eux-mêmes et réduits à tout attendre des autres? C'est une erreur que, dans l'intérêt même de nos soldats aveugles, il est nécessaire de combattre. La laisser prendre racine chez eux, c'est accroître démesurément leur infortune, puisque c'est les priver des nombreuses ressources matérielles et morales que leur infirmité ne les empêcherait pas d'acquérir. Laisser cette même erreur persister dans le public, c'est rendre, en grande partie, stérile la sympathie qu'il éprouve pour nos malheureux soldats, puisqu'il ignore comment et avec quel succès on pourrait leur venir en aide.

Il existe, en un mot, une rééducation de l'aveugle. Elle peut atténuer notablement les inconvénients physiques et les souffrances morales résultant pour lui de la cécité. Cet homme qui paraissait condamné à l'inaction, à l'oisiveté, elle l'armera de nouveau pour la vie, moins bien, sans doute, que ne l'est un clair-

voyant, mais assez pour assurer complètement ou partiellement son indépendance et, ce qui n'est pas moins appréciable, lui conserver la joie du labeur accompli. Elle l'arrachera à la misère et au sentiment pénible de son inutilité. C'est le premier, le plus pressé et le plus important article de son programme. Ce n'est pas le seul. Dans bien des cas, elle ouvrira à l'aveugle ou lui maintiendra ouvert le domaine des jouissances désintéressées de l'esprit; elle lui permettra de continuer et d'étendre sa vie intellectuelle et artistique, de devenir ou de rester un homme cultivé. Voilà ce qu'il ne faut pas laisser ignorer à nos soldats aveugles.

C'est, toutefois, avec la plus grande prudence, avec beaucoup de ménagements, qu'il convient de leur proposer cette œuvre de rééducation. Beaucoup d'entre eux, sinon la plupart, espèrent recouvrer la vue à la suite d'un traitement plus ou moins prolongé. Il serait donc cruel et moralement dangereux de les détromper trop tôt et trop brusquement. « C'est en eau-

sant avec eux de toutes sortes de choses, qu'on pourra peu à peu leur parler des procédés qui permettent aux personnes dont la vue est *fatiguée*, de se distraire en jouant aux cartes, aux dominos, aux dames..., d'écrire au crayon sans regarder, et même de lire, grâce à des caractères en relief. Puis, quand ils en viennent d'eux-mêmes à exprimer la crainte de ne pas retrouver l'usage complet de leurs yeux, de ne pouvoir reprendre leur ancien métier, il faut, tout doucement, leur parler des travaux qu'on est encore capable d'exécuter avec une vue réduite ou... éteinte. Il faut leur dire, qu'en dépit des apparences, travailler sans les yeux et avec le simple secours du toucher n'est nullement une chimère, qu'il y a des difficultés, sans doute, que le travail est plus lent, mais qu'il reste cependant possible et fructueux. Il faut surtout leur citer ce que d'autres sont arrivés à faire, les mettre en contact, si cela se peut, avec des aveugles intelligents, actifs, adroits, dont les encouragements, et mieux

encore l'exemple, les persuaderont plus que tous les discours [1]. »

Voici ce qu'écrivaient, à ce sujet, des personnes de grand cœur et de grande expérience, Mlles T..., à M. Maurice de la Sizeranne, fondateur et secrétaire général de l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles. Filles d'un aveugle, ayant elles-mêmes une vue très affaiblie, elles ont été des premières à visiter nos soldats et à leur prodiguer leur sympathie.

« Nous évitons toujours, avec n'importe quelle personne privée de la vue, d'employer le nom ou le qualificatif d'aveugle. Nous nous servons de périphrases : « qui n'y « voit pas, qui a mal aux yeux ». Cela nous semble moins brutal, moins directement évocateur de toutes les épreuves qui tiennent à la cécité. C'est peut-être une subtilité. Il nous semble que,

1. *Avis aux visiteurs des soldats aveugles*, notice publiée par l'Association Valentin Haüy.

pour certaines blessures morales, aucune délicatesse n'est superflue. Quand l'intéressé lui-même, plus familiarisé, ne s'effraie plus du mot et le dit le premier, alors, c'est différent : « J'appelle un chat, un « chat », car il nous paraît encore que, s'il faut autour de ces chers êtres souffrants beaucoup de tact, des cœurs à la fois maternels et amis, il ne faut pas moins de virilité, et il convient de les exciter au courage, en leur montrant bien qu'on les croit vaillants et pleins de force d'âme. »

L'épreuve semblera, d'ailleurs, un peu moins lourde, si l'on prend soin, dès le début, de faire sentir au soldat aveugle toutes les ressources, toutes les énergies physiques et morales dont il continue de disposer.

« Dès que nous l'avons pu et que sa santé l'a permis, lit-on dans la même lettre, nous avons fait promener notre petit brigadier[1]. Il

1. Pagenel, brigadier au 3e régiment de chasseurs à cheval. Voir ci-dessous, p. 98.

faut prouver pratiquement à ces jeunes gens, hier indépendants et vigoureux, libres de leurs mouvements, qu'ils ne sont pas désormais obligés de vivre sédentairement comme des vieillards, les conduire avec assurance, pour qu'ils aient confiance, et les faire marcher d'un bon pas pour les rendre le plus possible à la vie normale. La troisième fois que nous avons fait sortir ainsi Pagenel, en rentrant d'une promenade rapide et asssez longue dans la campagne, ses vingt et un ans nous ont dit : « Cela me rajeunit! » Nous en aurions pleuré... mais cela me dispense d'autres arguments. L'exercice pour eux, quand il est possible, c'est peut-être la meilleure distraction, parce qu'elle détend, à la fois, le physique et le moral. »

Il faut aussi leur faire la lecture.

« Pour cela, comme nos yeux, ces machines de luxe, nous refusaient leur concours, nous avons été beaucoup aidées par une de nos amies, et, chaque dimanche, les plus beaux

articles de l'*Écho de Paris*, choisis parmi les plus élevés, les plus galvanisants, les plus nobles, étaient lus pendant des heures, dans la cour de l'hôpital, en variant, en soulignant, sans en avoir l'air, ce qui était propre à grandir le blessé devant lui-même.

« Quant à la manière de leur apprendre l'étendue de leur malheur, cela dépend surtout de la nature du blessé qu'il faut beaucoup observer....

« Un point sur lequel il convient, à notre avis, de revenir et d'insister avec infiniment de délicatesse, c'est que les aveugles ne sont pas du tout des infirmes, qu'ils le seront incomparablement moins que les blessés qui reviendront de la guerre avec des maladies organiques, qu'ils peuvent vivre comme tout le monde... et se marier.

« Dès les débuts, leur donner une canne, leur apprendre, sans insister, de crainte de leur faire sentir leur apparente infériorité, les dimensions approximatives de la chambre où

ils sont, le nombre de lits, de fenêtres, l'orientation, etc., pour qu'ils *voient* leur milieu, y soient moins étrangers, et acquièrent ainsi un peu de cette si nécessaire indépendance de mouvements.

« Encore une nuance que nous observons toujours : quand nous voulons leur faire connaître ou prendre un objet, nous le plaçons exactement dans leurs mains en disant : « Voyez » et non « Touchez », ayant souvent observé que les aveugles emploient presque toujours eux-mêmes le verbe voir. Nous évitons de décrire imparfaitement, avec des gestes qu'ils ne peuvent saisir, par exemple : « C'était grand comme ça » ; nous disons, pour qu'ils aient immédiatement une idée juste de ce dont on leur parle : « C'était haut comme « une table, large comme les deux mains ». Cela semble puéril, mais quand on se met à leur place, comme l'on juge autrement, comme l'on veut à tout prix qu'ils ne sentent pas leur grande épreuve par ses petits côtés !

Aussi rien n'est plus à éloigner d'eux que la sympathie banale des imbéciles, qui croient qu'ils sont sourds parce qu'ils n'y voient pas et s'adressent aux personnes qui les conduisent, comme s'ils ne pouvaient répondre eux-mêmes. Fruits de l'expérience tout cela.... »

Tel est le mélange de dévouement et de tact avec lequel on amènera l'aveugle insensiblement à entreprendre sa rééducation. Sa tâche sera longue et difficile, mais les résultats seront proportionnés à ses courageux efforts : il se réadaptera au monde extérieur; il se munira d'un métier ou d'une profession compatible avec la cécité; il conservera et développera son activité intellectuelle.

I

La Réadaptation de l'Aveugle au monde extérieur.

C'est par la suppléance des sens que s'accomplit progressivement cette réadaptation. L'homme privé de la vue est contraint, en effet, d'exercer d'une manière exceptionnellement intense les sens qui lui restent. L'ouïe, l'odorat, le toucher de l'aveugle ne deviennent pas plus sensibles, mais il obtient beaucoup plus d'eux parce qu'il est obligé de leur demander davantage. Ce sont comme des instruments qui n'ont pas changé, mais qui sont maniés avec plus de précision et qui suppléent, dans une

certaine mesure, celui qui manque. L'aveugle concentre sur eux une attention que n'absorbent plus les sensations visuelles et il recueille des données, il discerne des nuances d'une finesse extraordinaire qui échappent aux clairvoyants[1]. Cela ne va pas, hélas! jusqu'à remplacer la vue, mais cela permet à ceux qui l'ont perdue de se tenir en contact avec le monde extérieur d'une manière beaucoup plus étroite que l'on ne serait tenté de le croire. Des exemples seuls donneront une idée de l'étonnante acuité de perception qu'ils peuvent acquérir. C'est ainsi que dans son ouvrage : *Impressions et Souvenirs d'Aveugle*, publié en 1891, M. Maurice de la Sizeranne intitule son premier chapitre : *Ce qu'un aveugle voit en voyage*[2].

1. Cf. Pierre Villey, *Le Monde des Aveugles*, Paris, 1914, 1 vol. in-12.

2. Maurice de la Sizeranne, *Impressions et Souvenirs d'Aveugle*, avec une préface de François Coppée, 1 vol. in-16. — Du même auteur : *Les Aveugles utiles*, 1 vol. in-18 ; *Les Aveugles par un Aveugle*, avec une préface de M. le

« Quelques journaux, dit-il, ayant signalé la rapide excursion que j'ai faite à travers l'Allemagne et le Danemark, on s'est étonné qu'un aveugle pût trouver plaisir et profit à voyager. Aux innombrables touristes qui explorent chaque année les bords de l'Océan ou les montagnes de la Suisse, la chose a paru extraordinaire. Il leur semble que, dans les voyages, tout parle aux yeux, presque rien à l'oreille, à l'odorat, au goût, et l'on pense que les mille petits embarras et difficultés de déplacement doivent être si multipliés, si compliqués pour un aveugle, que l'accessoire emporte ici le principal. C'est une erreur prouvant, une fois de plus, qu'on se fait une idée peu exacte de ce qu'est l'aveugle, de ce qui lui manque, de ce qui lui reste....

comte d'Haussonville, 1 vol. in-16; *Les Sœurs aveugles. La Psychologie de la Femme aveugle et la Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul*, 1 vol. in-18; Introduction à l'ouvrage de François Corrèe, *Pour les Aveugles*, 1 vol. in-16. — On trouve ces divers volumes à l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc.

« Il est évident qu'un aveugle profite d'un voyage infiniment moins qu'un clairvoyant; le constater est une banalité; pourtant, je m'empresse de le faire afin qu'il soit bien entendu que je ne prétends pas n'avoir rien perdu en perdant la vue, et afin qu'on veuille bien me croire lorsque j'affirmerai qu'il me reste encore à recueillir, en voyageant, bon nombre de renseignements et d'impressions qui m'échapperaient si je demeurais dans mon fauteuil. »

Cependant, objectera-t-on à l'auteur, à quoi bon changer de place pour un aveugle? Il est plongé dans l'obscurité. Or, la nuit, tous les pays se ressemblent. Erreur, répondra M. de la Sizeranne. Sans doute, enfermé dans un wagon, l'aveugle ne percevra pas grand' chose. « Le bruit du train, l'odeur de fumée de charbon, sont de perpétuels *matelas* interposés entre la nature et nous. » Mais la voiture, surtout la voiture ouverte, et mieux encore la marche à pied, laissent l'aveugle en contact avec la nature.

« C'est alors qu'il nous arrive, tout autour de nous, des bruits, des parfums, des contacts significatifs, variés, charmeurs. Le bateau à vapeur, que les clairvoyants trouvent si agréable, l'est peu pour nous; il y a trop de tapage de machine, de bruits, de sifflets, d'odeur de charbon chauffé, qui vous assaillent, vous isolent, vous séparent du fleuve ou du lac dont on ne peut plus rien percevoir que dans les moments d'escale. Il nous faut l'embarcation à rames ou à voiles, de médiocre grandeur, afin de ne pas être trop au-dessus de l'eau. Alors, on saisit tous les clapotis, tous les remous, on sent l'eau, les plantes du bord. Pour peu que le vent s'élève, tout s'anime : on entend des bruits de rames, des gémissements de cordes qui s'harmonisent très bien avec les bruits de l'eau et qui ne les couvrent pas. »

Notre voyageur arrive à Copenhague. Une foule de sensations, nouvelles pour lui, l'avertissent qu'il est dans une ville étrangère.

« L'odorat et le goût ne sont pas seuls à me

dire que je suis hors de France : à Copenhague, le brouhaha des conversations a une sonorité tout autre que chez nous ; le tintement de la monnaie sur le comptoir des magasins ne rend plus du tout le son métallique de la nôtre, il produit absolument l'effet de petit morceaux de faïence, de vaisselle cassée, qu'on remuerait. Ce qui m'avertit aussi, c'est la bonhomie, la complaisance des gens qu'on rencontre dans la rue ; ils ont du temps et, si vous leur demandez votre chemin, ils se dérangent du leur pour vous accompagner une demi-heure entière. Ce sont enfin les braves tramways aussi lents que ceux qu'ils voiturent, ils font paisiblement leur service en agitant flegmatiquement la cloche de repasseur qui, dans les pays du Nord, remplace notre insipide corne parisienne.

« On s'imagine volontiers que, pour l'aveugle, tout est uniforme, que toutes les rues, toutes les places sont semblables et ne peuvent varier d'aspect ; c'est encore une erreur, il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'on n'est plus à

Paris. Pensez-vous que sur le Kongens-Nytorv, à Copenhague, je me crusse encore sur l'avenue des Champs-Élysées?

« La place publique d'un village, sablée par endroits et par endroits envahie par l'herbe, où courent les feuilles mortes, les poules et les gamins échappés de l'école, ne ressemble certes pas, pour l'aveugle le moins observateur, à la place d'une ville. Les sensations qu'il perçoit par le toucher, l'ouïe et l'odorat, sont, ici et là, très différentes : pour le pied, le pavé de pierre ou de bois, le macadam, ne produisent pas la même sensation que le gravier ou l'herbe. On n'entend pas, on ne sent pas voler les feuilles mortes, le balayage matinal a passé là. On ne rencontre ni poules, ni gamins établis comme chez eux : ce sont de fringants équipages qui roulent sur le pavé de bois de cette place de grande ville, ou les chevaux d'une diligence qui piaffent sur le dur et sonore pavé de cette ville de province, mais l'aspect auditif et tactile est tout différent. Au village, la fontaine coule

paisiblement, alimentant un bassin tantôt entouré de laveuses qui frottent et lavent leur linge en bavardant, tantôt fréquenté par des bêtes de trait qu'on y mène boire. A la ville, la fontaine élégante et sans emploi est le lieu le plus désert de la place, car l'eau qui retombe en pluie ou en gerbe produit une poussière humide qui dépasse de beaucoup la vasque et dont se garent les passants.

« A la ville, on entend les appels des conducteurs d'omnibus, les crieurs de journaux, le roulement des voitures et, enfin, ce bourdonnement formé de tous ces bruits qui se mêlent s'ils deviennent très répétés, très intenses. On sent, le matin, les émanations du balayage, les effluves d'air saturé de tabac et d'absinthe qui s'échappent des cafés qu'on aère; l'après-midi, le soir, l'aspect olfactif a changé : c'est l'odeur des journaux fraichement imprimés qu'exhale le kiosque, c'est le parfum des cuisines souterraines, celui de la marchande de fleurs, des cigarettes d'Orient que fument les élégants, du

shampoing que ce passant vient de se faire faire chez un coiffeur, du papier d'Arménie brûlé sur le devant d'un magasin. Au village, je n'ai aucune de ces sensations; j'entends sonner les heures et les *Angélus*; presque toujours, je perçois un bruit d'enclume et une odeur de corne brûlée : c'est un maréchal ferrant. Cela n'a rien d'esthétique; mais que vienne et que passe un large souffle, et il m'apporte d' « au-delà des champs d'avoine et de foin », pour parler comme Coppée, de là où se trouve sans doute « la fleur qui fera qu'on aime », un grand parfum de campagne : selon la saison, ce souffle est chargé d'odeur de foins ou de blés mûrs, d'aubépines ou de senteurs d'automne, et il fait vibrer tout ce qui est sonore en nous. »

L'excursion de M. de la Sizeranne en Danemark avait pour but principal la visite de l'Institut royal des Aveugles de Copenhague. Notez qu'il ne s'agit pas ici d'une visite superficielle et de simple curiosité, mais d'une visite

UN ANCIEN PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY

FRANÇOIS COPPÉE

« Nous ne nous lasserons pas de vous parler de la misère des pauvres aveugles, de l'extrême difficulté qu'il y a pour eux à gagner leur vie, des ingénieux et patients efforts de l'Association Valentin Haüy non seulement pour les secourir, mais pour faire d'eux des individus socialement utiles ». FRANÇOIS COPPÉE, ancien président de l'Association Valentin Haüy. — Discours du 5 mars 1899.

technique, faite par un homme compétent, qui a voué sa vie à l'étude de toutes les questions concernant les aveugles, qui se tient au courant de tous les systèmes, de tous les perfectionnements essayés en France et à l'étranger pour améliorer leur éducation ou leur sort, qui voudra donc se rendre compte sur place des plus menus détails. Et, en effet, il demande à tout visiter, absolument tout, du sous-sol au grenier.

« On ne sait jamais, dit-il, quel est le lieu où la suite des questions qu'il provoque amènera à découvrir les détails vraiment typiques et à saisir le point fort ou le point faible de l'œuvre.

« J'entre donc dans toutes les pièces. Me voici dans une classe : si l'on y parle et en faisant quelques pas, je me rends compte de la dimension. Les fenêtres donnent-elles sur une rue quelque peu bruyante ? Cela me suffit pour savoir leur nombre et leur orientation : mieux encore lorsqu'elles sont ouvertes. Sont-

elles petites et fermées ? l'extérieur est-il silencieux ? Alors je fais le tour de la pièce afin de les percevoir en les touchant. Il m'est facile de me rendre compte du modèle de tables, de bancs dont on fait usage. En passant la main sur le mur, je *vois* s'il est tapissé, peint ou enduit de plâtre. Je n'ai garde d'oublier le matériel scolaire : livres, cartes géographiques, appareils à écrire et à calculer. J'examine avec soin l'intérieur de quelques pupitres; mon pied sur le sol, ma main sur les tables et les cimaises, me renseignent sur l'intensité du balayage et de l'époussetage. D'ailleurs, je ne manque jamais (j'en suis quitte pour me laver les mains) *d'explorer* en y passant le doigt quelques meubles un peu élevés, les rayons de bibliothèque, les enroulements d'une rampe d'escalier afin de *voir* si les coins cachés sont bien tenus, car c'est un critérium sûr pour la propreté de la maison.

« Dès la porte d'un dortoir (il suffit d'avoir été au collège pour savoir cela), on peut juger

de sa tenue par l'odeur qui s'en exhale, mais j'entre, je fais le tour, comptant les lits, examinant la distance qui les sépare, jaugeant la hauteur du plafond d'après la sonorité. Je ne manque jamais non plus de soulever le matelas pour arriver au sommier ou à la paillasse. Je presse le tout pour apprécier le degré de résistance que l'engin de sommeil oppose à l'échine du dormeur. La cuisine, non plus, n'échappe pas à ma visite et, afin d'aller au fond des choses, si l'on me propose de goûter au rôt ou au pot, je ne refuse pas, bien que l'odeur soit déjà, pour un odorat un peu observateur, le très sûr avertisseur du goût. Sans le voir, on peut juger d'un ragoût, je l'affirme en dépit de l'assertion contraire. »

M. de la Sizeranne, ayant quitté Copenhague, va passer quelques jours à Bayreuth pour entendre *Parsifal* et *Tristan*. On ne s'en étonnera point. Tout le monde connaît et s'explique aisément le goût particulier des aveugles pour la musique ; mais l'on s'attendra peut-être moins

aux *desiderata* que l'auteur formule touchant ce qu'il appelle le décor auditif, la mise en scène auditive.

« A Bayreuth, cette partie est infiniment plus soignée que dans les autres théâtres, où l'on demande à l'oreille des complaisances sans nombre parce que, probablement, celui que distraient les yeux les accorde volontiers. Les aveugles sont moins accommodants. Justesse d'expression, *âge des voix*, exactitude du point de départ des sons : voilà autant de choses pour lesquelles nous sommes très exigeants.

« Les effets de processions, de cortèges qui arrrivent en chantant, sont rarement assez gradués; ceux de lointain, d'écho, manquent presque toujours d'horizon sonore. C'est trop mat : on sent trop que l'instrument ou la voix est dans une coulisse étroite et rapprochée. Constamment, des femmes de trente ans et plus jouent des rôles de jeunes filles. Il paraît que, grâce au maquillage et à l'éloignement,

la substitution est très acceptable pour l'œil. Mais, hélas! on ne maquille pas la voix, et chaque note, chaque parole de l'actrice, porte l'empreinte de son âge qui pèse sur tout son rôle et produit une sorte d'anachronisme auditif. C'est très pénible pour l'imagination qui n'est excitée que par l'oreille.

« Dans *Tristan*, le spectateur qui n'est qu'auditeur aimerait à entendre chanter par une voix plus jeune la chanson du mousse au premier acte. Il souhaiterait aussi que cette voix descendît du haut de l'édifice où l'on suppose les mâts et les cordages. Le deuxième et le troisième actes se passent en plein air : or, l'impression auditive du plein air manque beaucoup. Le chalumeau si poignant du troisième acte, qui doit être entendu d'un peu loin, joue seulement du fond de la scène. Les yeux ne le voient pas, c'est possible, mais l'oreille le *voit*, là, tout près. »

Ainsi, dans un théâtre comme celui de Bayreuth, tout est aménagé à souhait en vue

de l'illusion d'*acoustique* à produire chez le clairvoyant, mais cette même illusion n'existe pas pour l'aveugle, dont l'oreille est devenue plus fine et beaucoup plus exigeante.

Dira-t-on qu'il s'agit là d'un cas peu fréquent et que beaucoup d'aveugles n'arrivent pas à une telle finesse de perceptions? Il se peut; mais ce n'est là qu'une question de degré. Il n'en est pas moins certain que les sens qui restent à l'aveugle se perfectionnent toujours, quelle que soit la mesure de ce perfectionnement. Il en résultera, pour lui, un très grand secours dans le travail de réadaptation à son milieu, à la vie quotidienne, qu'il devra s'imposer. De lui-même, il n'aura pas l'idée de ce travail. Il ne supposera pas qu'il puisse encore accomplir sans aide les nombreux actes journaliers de son existence. Sa première impression sera de se croire absolument dépendant d'autrui. Trop souvent, l'entourage pensera de même et gênera cette réadaptation si nécessaire. C'est une erreur.

L'homme frappé de cécité doit, s'il veut acquérir quelque indépendance, s'habituer à faire, autant que possible, toutes les menues besognes dont il s'acquittait antérieurement. Il en demeure capable, mais souvent par des moyens différents, et avec lenteur. Il arrive très bien, en s'exerçant, à se diriger seul dans les lieux qu'il connaît; il n'a pas besoin d'aide pour les soins personnels, toilette, repas, etc. M. de la Sizeranne cite le cas d'un aveugle que ses tournées d'accordeur ramènent périodiquement dans les mêmes villes, et qui ne manque jamais de se familiariser complètement avec la topographie des hôtels où il descend.

« Pour cela, il commence bien par se faire guider une fois, mais rien qu'une; puis, la nuit venue, lorsque tout encombrement, tout bruit ont cessé, il va en pantoufles faire une reconnaissance dans toutes les parties de l'hôtel où il doit circuler. Bien à son aise, il étudie ainsi les distances, les escaliers, les tours et détours. Le lendemain, à la stupéfac-

tion des gens de l'hôtel, qui, du coup, prennent de lui une haute opinion, il va et vient partout sans guide. »

Pour cette réadaptation de l'aveugle au monde extérieur, à la vie quotidienne, les jeux (triple carré, dominos, cartes pointées, billard anglais) sont de bons auxiliaires; « non seulement ils servent de passe-temps et de dérivatif aux pensées tristes, mais encore ils peuvent avoir une heureuse influence sur le développement du toucher et de l'adresse manuelle, à condition, pourtant, que les aveugles qui s'y livrent ne soient pas réduits à un rôle trop passif et prennent part aux divers mouvements que nécessitent ces distractions : distribution des cartes, pose des dominos, etc. Les premiers essais seront lents et gauches; il y aura probablement quelque maladresse; néanmoins, tout s'arrange assez vite, surtout si le partenaire clairvoyant ne manifeste aucune impatience et prend la peine de rectifier discrètement les faux mouvements, soit

d'un simple : « à droite; plus loin », soit en guidant un peu la main inexpérimentée. Il est plus difficile de procéder ainsi que de se substituer à tout instant au joueur, mais cette méthode est, en revanche, beaucoup plus fructueuse, et l'on ne tarde pas à être payé de sa peine, car, dans ces conditions, les parties prennent rapidement de l'animation et de l'entrain, pour le plus grand profit moral et physique de l'aveugle [1]. »

En résumé, le grand principe qui s'applique à toutes les circonstances, dans les rapports avec les aveugles, c'est que les aider efficacement ne consiste pas à agir à leur place, ni à leur épargner tout mouvement. La véritable méthode, c'est de les pousser à l'action, de les guider dans leurs tentatives et de les avertir des obstacles qui peuvent se présenter. Le résultat est certain; mais il demandera tou-

1. Georges Pérouze, professeur à l'Institution nationale des jeunes aveugles, *La question du travail pour les soldats aveugles*, notice publiée par l'Association Valentin Haüy.

jours beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Ajoutons qu'il sera considérablement hâté par la fréquentation d'un aveugle ayant triomphé des mêmes obstacles et pouvant, par suite, joindre à ses conseils l'autorité de l'exemple.

SOLDAT AVEUGLE BROSSIER TRAVAILLANT
A L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY, 9, RUE DUROC, PARIS.

II

L'Aveugle et le travail manuel.

Nous venons de montrer l'aveugle se réadaptant, dans une certaine mesure, à son milieu, s'affranchissant de cette dépendance, de cette servitude qu'il sentait peser sur lui. Dans bien des cas, et beaucoup plus qu'il ne l'aurait jamais imaginé, il peut se suffire à lui-même. Ce n'est, certes, pas la vie normale, mais ce n'est pas non plus cette existence d'infirme, d'impotent, à laquelle il se croyait condamné. Il vit, il agit par lui-même, il circule sans aide dans les lieux familiers, il en sait les dimensions, la disposition, l'aména-

gement; il sait la place des meubles et des moindres objets; il connaît son « home » et il l'aime.

Cette indépendance, reconquise avec beaucoup de temps et de patience, n'est pas la seule qu'il puisse ni qu'il doive ambitionner. C'est beaucoup pour lui de se sentir si peu à charge à ceux qui l'entourent, d'avoir repris contact avec le monde extérieur. Ce n'est pas encore assez. La cécité l'atteint en pleine activité. Il exerçait un métier, une profession. Il a dû l'abandonner. Restera-t-il maintenant sans travail? Si le travail était pour lui le gagne-pain nécessaire, s'il était chargé de famille, c'est la gêne ou la misère qui le guettent, accrues du sentiment amer de son inutilité. Il souffrira donc doublement dans sa crainte de manquer de pain et dans sa dignité. Il va sans dire que tous les soldats aveugles auront droit à une pension de l'Etat, mais cette pension sera, sans doute, longue à liquider. Puis, pour les simples soldats surtout, cette ressource, bien

que très appréciable, n'est pas suffisante (975 francs). Ceux de ces malheureux qui étaient, par exemple, bons ouvriers, mécaniciens, employés de commerce, comptables, etc., pouvaient gagner aisément trois ou quatre fois plus ; et, parmi eux, il y en a qui ont plusieurs enfants à leur charge. Enfin, en supposant la question matérielle résolue, il resterait toujours la souffrance morale provenant d'une inaction forcée.

Heureusement, cette inaction n'est pas forcée. Des centaines de travailleurs, frappés de cécité à l'âge adulte et disséminés par toute la France, continuent à mener une existence laborieuse et honorable, démontrant ainsi que la perte de la vue ne condamne pas l'homme à une déchéance sociale irrémédiable. Les soldats aveugles pourront donc faire ce que tant d'autres ont fait avant eux. Il existe des professions et des métiers, en petit nombre, il est vrai, qui sont à la portée des aveugles et qu'on peut leur enseigner avec succès. C'est ce

qu'établit M. Georges Pérouze dans la notice que nous avons déjà citée :

« Nous ne pouvons naturellement parler des cas particuliers et tout à fait exceptionnels où l'aveugle, par suite de circonstances très favorables et toutes spéciales, a la possibilité de continuer la profession qu'il exerçait auparavant, ou de trouver un débouché avantageux en dehors des chemins tracés. Ces cas sont rares et, pour les résoudre, les avis d'une personne expérimentée ne seront pas toujours superflus.

« Pour les professions généralement enseignées : brosserie, vannerie, rempaillage et cannage des sièges, fabrication de balais de sorgho, matelasserie, cordonnerie, accordage des pianos, massage, le choix dépend de nombreuses considérations, parmi lesquelles on peut citer les aptitudes du sujet, son âge, son degré d'instruction, sa vigueur physique, ses occupations antérieures, ses relations, le lieu

probable de sa résidence, voire même la conformation de sa main.

« Parmi ces professions, les unes exigent surtout de l'habileté manuelle, et les autres, accordage des pianos et massage, demandent, outre des aptitudes spéciales, des qualités intellectuelles assez développées. Les métiers purement manuels : brosserie, chaiserie, etc., ne réclament pas tous un égal degré d'adresse.

« Brosserie. — La brosserie est, en France du moins, le métier le plus généralement enseigné aux adultes. Il ne demande qu'une adresse moyenne qui le met à la portée du grand nombre, avec un apprentissage relativement court (en général de six à huit mois); il offre aussi le grand avantage de permettre à l'ouvrier de travailler seul chez lui, en famille. Les brosses se vendent partout. Le prix de l'outillage n'est pas excessif et un emplacement médiocre suffit pour l'exécution du travail.

« Vannerie. — La vannerie réclame un apprentissage beaucoup plus long (deux ou

trois ans), ainsi que beaucoup plus d'adresse et de vigueur physique. L'outillage n'est pas très coûteux, mais l'atelier occupe un assez grand emplacement. C'est sans doute pour ces diverses raisons que bien peu d'adultes, en France, se sont adonnés à l'exercice de cette profession. Une autre difficulté provient de l'écoulement des produits qui ne peut se faire en dehors de certains centres.

« Rempaillage et Cannage. — Point n'est besoin, pour exercer ces deux métiers, d'une adresse extraordinaire, ni d'un long apprentissage, quelques mois suffisent. Le cannage surtout est très facile à apprendre. Malheureusement, lorsqu'on s'y met un peu tard, lorsque les doigts n'ont plus une souplesse suffisante, le travail marche trop lentement et ne donne qu'une faible rémunération.

« Fabrication des Balais de sorgho. — L'exploitation de cette petite industrie nécessite un matériel assez coûteux, mais dont le prix n'est cependant pas exorbitant. Un

SOLDAT AVEUGLE REMPAILLANT UNE CHAISE
A L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY, 6, RUE DUROC, PARIS.

aveugle de vigueur physique ordinaire et d'adresse moyenne peut l'entreprendre. La plus grosse difficulté paraît bien être celle de se procurer un travail suivi; aussi semble-t-il prudent d'exercer cette profession concurremment avec un autre métier manuel.

« Matelasserie. — En Angleterre, plusieurs grands ateliers d'aveugles comprennent une section consacrée à la confection des matelas et à leur réfection. En France, nous n'avons rien de pareil pour plusieurs raisons, dont l'une des principales est que, la plupart du temps, les matelas sont refaits sur place par de petits façonniers pourvus d'un outillage rudimentaire.

« Ce genre de travail peut être fait par un aveugle, après un apprentissage assez court et avec l'aide d'une personne clairvoyante, exécutant les parties de l'ouvrage pour lesquelles la vue est indispensable. L'outillage n'exige pas une dépense considérable.

« Cordonnerie. — La fabrication et la réparation des chaussures sont enseignées dans

plusieurs pays, surtout en Danemark. En France, ce métier est peu pratiqué et seulement depuis quelques années, de sorte qu'on ne sait encore au juste ce qu'on est en droit d'en espérer.

« Il semble bien que la fabrication de la chaussure neuve, faite aujourd'hui mécaniquement dans de grandes usines, ne puisse donner de sérieux résultats. Il est possible que la réparation procure un travail assez rémunérateur, pourvu toutefois que la clientèle ne se montre pas, là encore, plus récalcitrante qu'à l'ordinaire, et se décide à confier le ressemelage de ses chaussures à un cordonnier aveugle.

« Accordage des Pianos. — L'accordeur aveugle ne peut, le plus généralement, songer à tirer parti de son métier que dans le service d'une clientèle particulière, ce qui l'oblige à être, en même temps, un réparateur suffisamment habile pour remédier sur place à la plupart des troubles qui gênent le fonctionnement du piano.

« Pour la formation d'un tel professionnel, il faut compter à peu près deux ans. L'apprenti doit posséder, outre quelques aptitudes musicales, une adresse manuelle très développée, certaines qualités intellectuelles, une bonne éducation et beaucoup d'aisance dans sa tenue et ses mouvements.

« A cause des qualités qu'elle exige, cette profession n'est pas à la portée du grand nombre, d'autant plus que la constitution d'une clientèle suffisante est chose difficile, exigeant du temps, du savoir-faire et des relations.

« Massage. — On peut faire, sur cette profession, à peu près les mêmes remarques que sur la précédente. Le masseur doit posséder tout un ensemble de qualités qui se trouvent rarement réunies chez le même sujet.

« La formation purement professionnelle, qui demande environ deux ans, est bien loin de constituer le seul élément de réussite ; il faut encore, à un plus haut degré que pour l'accordeur, beaucoup de tact, un certain

vernis, des manières correctes et aisées, une grande facilité à se mouvoir et, si possible, l'art de causer agréablement, ce qui suppose une culture intellectuelle assez développée. Ajoutons à ce propos que l'Association Valentin Haüy, en dehors de ses cours de massage et du patronage qu'elle accorde à la Clinique du Syndicat des Masseurs aveugles[1], organise en ce moment même, dans l'une des ambulances de Cannes et sous la direction de deux de ses masseurs diplômés, une petite école destinée à la formation pratique et théorique des soldats aveugles ayant les aptitudes requises pour exercer cette profession[2].

« Métiers divers. — A côté de ces métiers, il en est quelques autres, moins fréquemment exercés, qui ont pourtant leur intérêt. Ce sont

1. Clinique installée, 24, rue Dauphine, Paris.

2. Voir ci-dessous, Appendice II, p. 119, les résultats qu'ont obtenus, avec l'aide de l'Association Valentin Haüy, certains aveugles exerçant l'un des métiers qui viennent d'être énumérés.

la fabrication des *tapis-brosses*, la *tonnellerie* et la *dactylographie*. Des aveugles robustes et d'adresse moyenne peuvent être employés à la fabrication des tapis-brosses; mais cette fabrication, qui s'exécute à l'aide de métiers montés pour le tissage des différentes largeurs, doit, pour être productive, se faire dans des ateliers renfermant un assez grand nombre de machines et avec l'aide d'ouvriers clairvoyants.

« Un tonnelier devenu aveugle, homme d'énergie et d'initiative, résolut de chercher à continuer son métier malgré la perte de la vue; il se fit une nouvelle méthode de travail, et le succès a si bien couronné ses efforts, qu'il a pu former trois apprentis. De ce fait, on peut conclure que la tonnellerie, quoique difficile, n'est pas un métier inaccessible à quelques aveugles doués d'adresse et de volonté.

« Nombreux sont les aveugles qui emploient avec sûreté et rapidité divers modèles de machines à écrire pour leur correspondance. Quelques-uns seulement ont réussi à utiliser

professionnellement cet appareil. Avec le secours du « dictaphone » ou d'une machine à sténographier en Braille, inventée par M. Villey, établie par l'Association Valentin Haüy et magistralement maniée par un aveugle M. Lejeune, certains aveugles seraient très capables de remplir certains postes de dactylographes ou de téléphonistes dans des établissements commerciaux.

« Toutes ces professions, les métiers purement manuels comme les autres, ont le très grand avantage de pouvoir être exercées isolément. Dès lors, rien n'empêche l'aveugle de s'établir dans sa famille, ou dans une localité très voisine, s'il y trouve avantage pour l'écoulement de ses produits. On évite, de cette façon, une transplantation dans un milieu inconnu et on donne à l'aveugle le bénéfice du point d'appui que peuvent lui fournir ses relations de famille et d'amitié. En outre, l'ouvrier brossier, vannier, canneur, accordeur, s'il a quelques aptitudes, peut fort bien tenir un petit com-

UNE NOUVELLE PROFESSION POUR LES SOLDATS AVEUGLES.

La sténo-dactylographie enseignée à un soldat aveugle par M. Lejeune, aveugle sténographiant 150 mots à la minute, grâce à la machine inventée par M. Villey, de l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc, Paris.

merce en rapport avec son genre d'occupations. Ils sont assez nombreux ceux qui ont, par ce moyen, accru sensiblement leurs ressources, et plusieurs sont à la tête de magasins bien achalandés et prospères.

« Cette manière de procéder, en maintenant l'individu au milieu des siens, dans la vie normale, l'oblige à la lutte, c'est-à-dire à la vie intense et véritable, avec tous les soucis et aussi toutes les satisfactions qu'elle comporte. C'est celle qu'applique avec persévérance et succès, depuis 1889, l'Association Valentin Haüy.

« Évidemment, les sujets dépourvus d'initiative ou d'esprit de suite, ceux chez qui le malheur a brisé le ressort de la volonté, ceux à qui leur état de santé ne permet pas un travail suivi, ceux enfin (et malheureusement il s'en trouvera) qui n'avaient pas l'habitude du travail régulier et d'une bonne conduite, tous ceux-là ne sauraient s'accommoder d'une existence indépendante.

« Le meilleur moyen de venir en aide à cette catégorie d'aveugles serait de leur ouvrir les portes de quelque atelier-asile. Ils y trouveraient un refuge contre les grands chocs de la vie, un confort relatif, des relations de camaraderie et une besogne modérée qui les soustrairait aux lamentables effets de l'ennui et de l'oisiveté.

« Il va de soi que les hommes mariés devraient trouver à proximité des logements à bon marché, leur permettant de vivre en famille et de se rendre facilement à l'atelier pour leur travail.

« La création et l'entretien de semblables établissements entraîneraient à d'assez fortes dépenses; cependant, dirigées prudemment et assurées de fortes commandes pour l'administration de la guerre et les autres administrations publiques, ces organisations pourraient sans doute boucler leur budget sans un trop grand déficit.

« Où les soldats aveugles feront-ils leur apprentissage ? Il est trop clair que l'atelier spécial est ce qui convient le mieux, parce qu'on y connaît les besoins particuliers des aveugles, ainsi que les moyens les plus propres à assurer la réussite prompte et complète ; et aussi parce que l'ambiance favorise grandement l'adaptation générale à la nouvelle existence en voie de formation.

« Quant au choix de l'atelier, il dépendra naturellement, d'abord du métier que l'aveugle doit apprendre, puisque tout en enseignant souvent plusieurs métiers, il en est presque toujours un dans lequel chaque établissement s'est spécialisé, et qu'il pratique d'une façon plus courante et plus parfaite. Ensuite, peuvent intervenir les considérations secondaires, comme les convenances personnelles, etc. L'Association Valentin Haüy, se tenant en rapport avec les administrations des ateliers, est en mesure de guider les choix, de rensei-

gner sur les places vacantes et les possibilités d'admission.

« Peut-être s'étonnera-t-on que nous n'ayons rien dit de la musique? C'est bien à dessein que nous ne l'avons pas mentionnée, parce que cette carrière est fermée aux adultes, qui ne peuvent trouver, dans la musique, autre chose qu'une agréable distraction, puisque l'étude sérieuse de cet art doit être commencée très jeune.

« Nous ne disons rien, non plus, de bon nombre d'autres travaux, parce que nous les considérons plutôt comme d'utiles occupations, ou d'excellents exercices préparatoires, que comme de véritables métiers. A ce genre de travaux appartiennent : le filet, la fabrication des chaussons de lisière, la fabrication des enveloppes ou paillons pour bouteilles, les tapis de lisière, la confection des lacets de cuir, celle des sacs en papier, la vannerie de fantaisie en rotin filé, le tournage, la menuiserie, etc., etc.

« Sauf en de très rares conjonctures, ces divers travaux ne sont pas productifs. De loin en loin, quelque sujet entreprenant et mettant à profit des circonstances favorables a pu tirer bon parti de l'une ou l'autre de ces petites industries, mais cela ne se produit que par exception.

« Nous ferons une remarque analogue au sujet de certains travaux auxquels se sont adonnés ou s'adonnent encore actuellement quelques aveugles : horlogerie (nettoyage, réparation, réglage de grosses horloges), installations électriques (sonneries et éclairage), mécanique (montage de bicyclettes notamment), taille de cristaux, coutellerie, filage de cordes pour les basses de piano, etc.

« Ces divers travaux sont faits exceptionnellement par certains ouvriers, grâce à des facultés spéciales et à un heureux concours de circonstances, mais leur valeur professionnelle est très faible, la plupart du temps, parce que la lenteur de l'exécution empêche d'en tirer une rémunération appréciable.

« De ces exemples se dégage un puissant encouragement, car ils apportent un nouvel argument à l'appui de ce que nous avons déjà dit et de ce qu'on ne saurait trop répéter à nos aveugles : à savoir que la cécité gêne l'activité de celui qu'elle frappe, mais qu'elle est loin de l'anéantir.

« Les travaux agricoles, qui font en Angleterre et dans quelques écoles des États-Unis l'objet d'un enseignement régulier [1], méritent une mention spéciale, parce que ces occupa-

1. A Londres, dans la propriété de St. Dunstan, Regent's Park, que M. Otto Kahn, le banquier américain, a mise à la disposition des soldats et marins aveugles, on remarque, entre autres installations, un élevage de volailles et un potager. Ils sont placés sous la direction d'un aveugle très connu pour sa compétence, le capitaine Pearson Webber. On y a mis en pratique beaucoup d'inventions merveilleuses. L'arrangement des portes, des poulaillers, des grillages, des cages à poulets, révèle une ingéniosité extraordinaire. Il permet à un aveugle d'attraper la poule qu'il veut prendre, de pousser les volailles d'une cour dans une autre, de ramasser les œufs et, d'une manière générale, de tout diriger. Voir le *Times* du 20 avril 1915.

tions ont plus souvent que d'autres été continuées dans la mesure du possible par des adultes qui s'y livraient avant d'être frappés par la cécité. Notre vaillante armée comptant dans ses rangs beaucoup de travailleurs des champs, il est certain, puisque le cas s'est déjà présenté, que plusieurs soldats aveugles auront le désir de reprendre leur ancienne existence. Naturellement, il ne s'agit pas des journaliers travaillant pour le compte d'autrui, mais seulement d'hommes travaillant à leur compte, soit chez eux, soit chez quelqu'un de leur famille. Afin que chacun d'eux ne recommence pas à ses dépens des tentatives déjà faites et profite ainsi de l'expérience acquise par d'autres, l'Association Valentin Haüy s'occupe activement de trouver les moyens de fournir aux intéressés conseils et renseignements pratiques. Sans aller jusqu'à la création d'une ferme-école, il paraît possible d'organiser une petite installation où les cultivateurs aveugles pourraient être mis en rapport avec un con-

frère et se rendre ainsi compte de sa manière de procéder.

« Les gains sont très variables d'une profession à l'autre et, pour la même profession, suivant les aptitudes professionnelles et commerciales de chaque individu. Les métiers manuels ne fournissent que des salaires minimes si on les compare aux journées élevées de bien des corps d'état; car l'aveugle travaille forcément avec lenteur (environ moitié moins vite que le clairvoyant). L'infériorité s'atténue considérablement pour les métiers où les facultés intellectuelles jouent un rôle plus important. Quoique modeste, le produit du travail n'est pas négligeable puisque, s'ajoutant à la pension de réforme, il contribuera à augmenter, au moins un peu, le bien-être de nos soldats et de leur famille.

« Le profit matériel et l'avantage non moins appréciable d'échapper au mortel ennui des longues heures inoccupées ne sont pas les seuls

SOLDAT AVEUGLE ÉTUDIANT L'ACCORD DES PIANOS
A L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY, 9, RUE DUROC, PARIS.

résultats que le travail procure à l'aveugle. La société retrouve ainsi un membre actif et utile, de sorte que s'employer à adoucir le sort de nos soldats aveugles, c'est aussi faire œuvre patriotique.

« Certes, la tâche est immense et délicate. Jamais, en effet, il ne s'est trouvé à la fois un aussi grand nombre d'hommes frappés de cécité. Cette œuvre réclame le concours de toutes les bonnes volontés qui sous une forme, ou sous une autre, voudront bien s'employer à rendre à ceux qui ont donné leurs yeux pour la France la part de bonheur à laquelle ils peuvent encore prétendre ici-bas! »

III

L'Activité intellectuelle de l'Aveugle.

Quelques-unes des professions généralement accessibles à l'aveugle, telles que l'accordage de pianos ou le massage, font appel, dans une large mesure, à ses facultés intellectuelles; la plupart sont des professions purement manuelles. Qu'adviendra-t-il d'une vie plus haute? Si les mains peuvent encore travailler, l'activité de l'esprit sera-t-elle paralysée ou considérablement réduite? L'aveugle devra-t-il s'en interdire toutes les formes, depuis les plus élémentaires et les plus indispensables, correspondance, calcul, tenue de comptes, etc., jusqu'aux

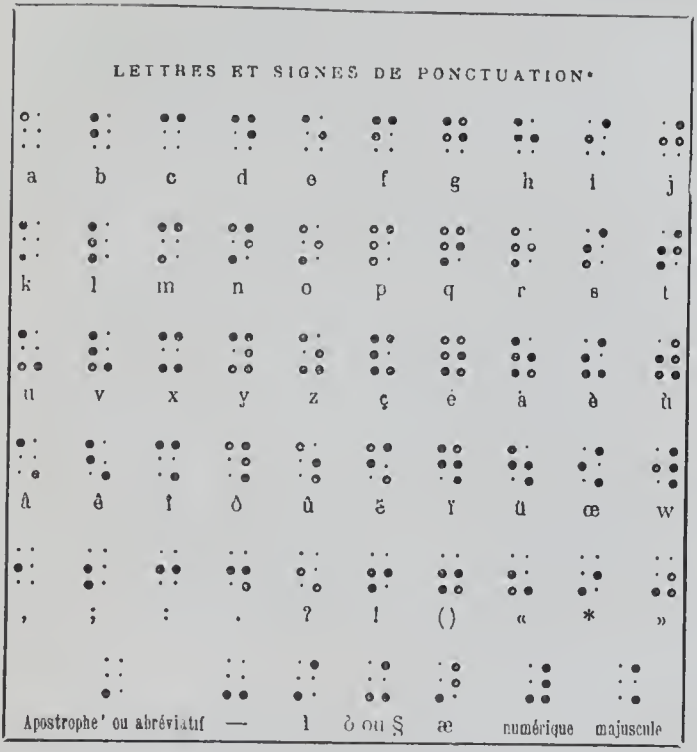
plus hautes spéculations de l'intelligence? Le goût et le besoin des choses de l'esprit ne feront certainement que s'accroître chez l'aveugle déjà cultivé, qui trouvera en elles un puissant dérivatif à sa peine. Cet aveugle et d'autres, moins instruits que lui, seront-ils contraints de renoncer à presque toute occupation de l'intelligence, ou leur faudra-t-il recourir sans cesse à la charité d'un clairvoyant? Ici encore, comme dans la vie matérielle, ils seront beaucoup moins dépendants qu'on ne le croirait du secours d'autrui. Ils pourront écrire, ils pourront lire seuls. Lire seul! Des clairvoyants sentiront-ils jamais ce que cela peut apporter de consolation à celui que ne vient plus distraire ni émouvoir le spectacle du monde extérieur? N'est-ce pas comme si on lui ouvrait les portes d'une prison? Or, ce miracle est possible et s'accomplit journellement pour des milliers d'aveugles avec une surprenante aisance.

C'est à un aveugle français, Louis Braille, qu'ils en sont redevables. Ils emploient, pour

lire et écrire, des caractères en points saillants imaginés par ce dernier en 1826. Son ingénieux procédé leur permet de s'adonner aux occupations intellectuelles les plus variées. Bien que des essais d'écriture en relief eussent déjà été tentés avant Louis Braille, c'est à lui que revient l'honneur d'en avoir imaginé un système complet, méthodique et d'une application facile. Aujourd'hui, ce système est en honneur dans le monde entier.

« C'est avec le Braille, nous dit M. de la Sizeranne, dans l'ouvrage cité plus haut, que j'écris ces notes sur ma réglette de poche qui ne me quitte pas plus que le calepin ne quitte le touriste. Non seulement les soixante-trois signes que me fournissent les six points de Braille me permettent d'écrire toutes les ponctuations, les chiffres, les signes orthographiques, etc., mais encore toutes les notes de musique ; cela avec la même rapidité et la même sûreté. Ainsi, balancé et secoué comme je le suis en ce moment dans notre wagon

ALPHABET DES AVEUGLES



* Les gros points représentant les caractères sont en relief; les petits points ne servent ici qu'à indiquer la position relative des gros dans chaque groupe de six.

bavarois, je puis très bien, à la suite de ces notes tracées sur mes genoux, écrire tel thème de *Parsifal* ou de *Tristan* dont je me suis imprégné pendant les cinq jours que j'ai passés à Bayreuth. »

On peut lire l'explication détaillée du système dans l'excellente brochure d'un soldat aveugle, le commandant Barazer, intitulée : *Conseils aux personnes qui ont perdu la vue*[1].

« Les caractères de l'écriture usuelle sont d'un emploi difficile pour les aveugles, même lorsqu'ils sont tracés en relief. Il s'agissait de les remplacer par des signes faciles à reconnaître avec le doigt. Braille a résolu le problème en composant un alphabet avec les signes obtenus par les combinaisons de six points saillants. »

Pour écrire ces signes, il suffit d'avoir une tablette en métal, un style ou poinçon et du

1. On trouve cet ouvrage à l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc.

papier fort, choisi pour cet usage. La tablette est « gravée de raies horizontales également espacées entre elles et d'une profondeur uniforme; un châssis articulé à charnière borde cette tablette, y maintient le papier sur lequel on l'abaisse et supporte le guide. Le guide est une lame de métal percée d'ouvertures rectangulaires dans chacune desquelles un signe peut être marqué à l'aide du style dont la pointe s'empreint dans le papier et forme au revers de ce papier un relief qui pénètre dans la rayure. Le guide s'ajuste dans les trous percés sur les grands côtés du châssis par des goujons fixés à ses deux oreilles. Il est mobile et on le déplace de deux en deux lignes ou de trois en trois.... Les goujons soulevés sont légèrement traînés jusqu'à ce qu'ils arrivent aux trous, où doit être placé de nouveau le guide....

« Chaque signe se forme dans un des rectangles du guide; entre les mots, on laisse un rectangle vide.... Ces signes s'écrivant en creux doivent être formés à l'envers de droite à

gauche, afin que le relief puisse être lu de gauche à droite; en d'autres termes, il faut placer à droite du rectangle le point ou les points qui doivent se trouver à gauche pour la lecture.... Cette petite complication, dont s'effraient à tort les débutants, ne présente pas de difficulté sérieuse; on arrive bien vite à se rappeler la disposition des caractères dans le sens où ils doivent être écrits, aussi bien que dans celui où ils sont lus. »

Pour lire, « on place le livre ou le feuillet devant soi, sur une surface horizontale. L'index de la main droite ouverte parcourt les lignes de gauche à droite, en glissant légèrement sur les caractères qu'il touche avec la partie interne et moyenne de la dernière phalange. Cette partie charnue et bombée présente une surface suffisante pour embrasser, à la fois, tous les points des signes.... Il est très bon de se servir de deux doigts : l'index droit est suivi, aidé et contrôlé par l'index gauche, qui, lorsque l'index droit arrive à la fin d'une ligne, va se placer au

UN COURS DE MASSAGE POUR SOLDATS AVEUGLES A L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY, 9, RUE DUROC, PARIS.

commencement de la suivante et marque ainsi l'endroit précis où l'on doit continuer la lecture.... Quand on est devenu très habile, on peut lire avec promptitude dans toutes les positions, et même en marchant et en n'employant qu'une seule main. »

La même aisance et la même rapidité peuvent s'acquérir pour l'écriture. « Le pointage des caractères est, sans doute, un peu lent, et il faut beaucoup de papier pour contenir peu de texte, puisque chaque point, par son creux et par son relief, occupe les deux faces du feuillet. Pour y remédier, on a inventé des méthodes permettant d'économiser le temps et l'espace; c'est ce qu'on appelle les abrégés. Il y en a deux qui méritent d'être spécialement recommandés, parce qu'ils sont très connus et qu'ils rendent de très grands services, à savoir : l'abrégé orthographique de M. de la Sizeranne et la sténographie de M. Ballu.... Le premier est presque indispensable à tout aveugle possédant un peu d'instruction. Simple, facile et

méthodique, il est le complément et le perfectionnement naturel du système Braille, dont il ne change pas les bases et les dispositions essentielles. Il est répandu partout et on s'en sert le plus souvent pour la correspondance. »

Il va sans dire que le système Braille est applicable à la musique et qu'il permet d'écrire les morceaux les plus compliqués. Ajoutons qu'un professeur de mathématiques à l'Institution nationale des jeunes aveugles de Paris a trouvé le moyen de faire, avec la tablette et le poinçon, toutes les opérations de l'arithmétique, depuis l'addition jusqu'à l'extraction de la racine cubique. Enfin, le commandant Barazer expose dans sa brochure une manière de tenir les comptes en Braille utilisable pour toutes les comptabilités.

Il existe aussi, à l'usage des aveugles, des appareils pour exécuter des dessins en relief, des cartes de géographie, un système de cartes à jouer dont Louis Braille est l'inventeur, des jeux de dames et d'échecs, des mètres permet-

tant de mesurer les longueurs avec une assez grande précision. Par une transformation peu coûteuse (5 francs environ) applicable à presque toutes les montres, les aveugles lisent l'heure sans peine et avec beaucoup d'exactitude.

Il est clair que tous les aveugles n'obtiendront pas la même aisance dans la pratique de ces divers instruments. Il en est même que l'âge ou le métier empêcheront d'acquérir la légèreté de main et la sensibilité tactile nécessaires pour écrire ou lire le Braille. D'autres manqueront d'instruction première. Un grand nombre, cependant, parviendront à manier le Braille avec plus ou moins de facilité et de promptitude. Ils pourront correspondre avec d'autres aveugles, se distraire, de temps en temps, par la lecture de quelques-uns des innombrables ouvrages transcrits en Braille. Les plus cultivés, enfin, et les plus habiles iront jusqu'à prendre des notes à tel cours de la Sorbonne ou du Collège de France, ou bien ils feront eux-

mêmes des conférences, avec un dossier devant eux, des documents en Braille, statistiques, détails précis, citations d'auteurs..., et tout cela sera exposé ou lu textuellement pour l'auditoire avec la même rapidité que par un clairvoyant[1].

On pourrait mentionner d'innombrables exemples des bienfaits inappréciables assurés aux aveugles par le système Braille, soit des services pratiques qu'ils en tirent, soit du véritable soulagement moral qu'il leur apporte. Nous ne retiendrons qu'un seul cas particulièrement démonstratif, puisqu'il s'agit d'un *aveugle sourd*.

Un franciscain, le Père Joseph-Célestin, faisait construire une église aux îles Seychelles,

1. Pour les cas où l'aveugle doit ou veut se servir de l'écriture ordinaire, il existe de nombreux appareils qui lui permettent de tracer les mots sur le même alignement et de maintenir les distances entre les lignes. L'un des plus simples et des meilleurs de ces guide-mains est le guide Wagner. Rappelons que l'aveugle peut aussi apprendre aisément à se servir de la machine à écrire.

où il était missionnaire depuis près de vingt ans. Un éclat de granit, parti sous le marteau d'un ouvrier, vient lui briser l'œil gauche. Un mois après, il perd l'autre œil et l'ouïe. Ramené en France, il est conduit à la clinique du docteur de Wecker, où on l'appelait *le martyr*. Il y suit, pendant vingt jours, un traitement spécial, mais tout est inutile. Il vient alors à Chambéry, où il passe dans sa famille, puis dans son couvent, le peu d'années qui lui restait à vivre. Sa cécité et sa surdité sont complètes : « Je n'entends, dit-il, ni tonnerre, ni canon, pas même le son d'une cloche lancée à toute volée au-dessus de ma tête ».

Il n'a plus pour communiquer avec les personnes de son entourage qu'un instrument bien rudimentaire. C'est un alphabet dont les lettres sont fixées sur un petit carton. On conduit ses doigts sur chacune des lettres du mot qu'on veut lui dire, moyen bien primitif, mais à la portée de tout le monde et que la force de l'habitude a rendu praticable.

Ce qu'est sa souffrance, on le devine par cette lettre qu'il écrit un jour à une correspondante, aveugle comme lui, mais non sourde : « Je suis heureux que votre santé vous ait permis de faire votre séjour à Meylan. Vous avez donc respiré cet air si pur, mais hélas ! vous n'avez pu admirer les belles montagnes que vous aimiez tant. Vous souffrez.... Et cependant, Dieu vous a encore ménagé bien des joies. N'avez-vous pas la consolation d'entendre la voix sympathique de vos amies, le bruit de la nature, le chant des oiseaux? Vous comptez donc tout cela pour rien? Oh ! quand le souvenir des beaux jours d'autrefois fera naître des regrets dans votre cœur, pensez qu'il est une prison plus sombre et plus silencieuse que la vôtre, où le soleil ne pénètre jamais et où nulle voix humaine ne peut se faire entendre. »

Quand il écrit cette lettre, le Père Célestin est initié au système Braille. On peut juger de ce qu'il éprouvait durant les deux ans et demi

qui s'écoulèrent entre son accident et cette initiation.

Un matin, il laisse échapper vers la Vierge ce cri de détresse : « Ne m'accordez-vous donc plus rien? Je ne puis plus y tenir dans cette prison sans ouverture. » Le soir même, le supérieur de son couvent recevait une feuille d'alphabet Braille envoyée par un Père du couvent de Paris. On ignorait l'existence du système.

« C'est bien difficile, dit le supérieur, voyez si cette méthode peut vous être utile. Je ferai venir un Père du couvent de Thonon pour vous accompagner à Lausanne. »

Le Père Célestin dévore l'alphabet en quelques heures. Trois jours après il arrive à Lausanne.

« J'étais à la porte de l'asile des aveugles, logé dans une pension, et je devais, le lendemain, prendre ma première leçon à huit heures ; mais personne ne vint. Je dis à mon compagnon : « Allez voir M. le Directeur; on m'aura

« oublié ». Le portier de l'asile, un peu parleur comme tous les portiers, confia au Père qu'aucun des professeurs n'acceptait de me donner des leçons à cause de ma surdité. M. le Directeur promet pourtant d'envoyer quelqu'un à onze heures. Ce fut un jeune aveugle; on ne lui avait pas dit que j'étais sourd; je le croyais clairvoyant; je lui parlais, je lui montrais mon carton interprète; il le palpait avec ses doigts en le retournant dans tous les sens. C'est alors que mon compagnon, n'ayant pas le carton, me dit par signes que ce monsieur était aveugle aussi. Je lui dis alors : « Je vais d'abord vous « dire ce que j'ai compris, et le Père qui est là « me donnera vos réponses ». Il avait apporté un alphabet Braille, mais avant même de le toucher, je lui fis l'énumération de tous les signes et de leurs rapports entre eux. Très surpris, il alla chercher un livre et une tablette; mais, comme il me l'a avoué plus tard, il était persuadé que j'étais un farceur. Je ne pus lire tout d'abord les premières lignes : les signes

se confondaient sous mon doigt. Il m'expliqua, en me la faisant toucher, la tablette; j'écrivis ensuite de mémoire tous les signes sans me tromper. A la troisième leçon, je lui remis une grande lettre d'une page pour le remercier de sa bonté pour moi et lui annoncer mon départ pour le lendemain.

« Je revins à Chambéry après cinq jours d'absence; j'avais une tablette, du papier et des livres. Je me mis à travailler. L'ouverture pour éclairer ma prison avait été faite par Notre-Dame de Lourdes; je le dis hautement, car le plus surpris de tous fut moi-même. Je fus aussi le plus heureux. Les deux ans et demi de ma réclusion me rendent douce cette vie nouvelle où l'intelligence n'est plus captive. »

Écoutons encore ce véritable chant de délivrance : « Comment pourrais-je exprimer le bonheur que j'éprouve de pouvoir lire et écrire en Braille! Ma vie est toute changée : j'ai des livres; chaque dimanche, la *Revue Braille* m'apporte une agréable distraction; j'échange

déjà quelques correspondances, j'oublie mon malheur; je me sens revivre. Ce n'est plus cet affreux isolement, cette longue nuit décourageante, ce silence de mort, voisin du tombeau, mais *c'est la résurrection, c'est le retour à la vie, à la lumière, à la liberté de l'intelligence; c'est la joie du captif qui voit tomber ses fers!* »

Le Père Célestin copie des livres en Braille; il correspond avec des personnes aveugles, dont l'une est sourde comme lui. C'est, comme il le dit, une vie toute nouvelle. Il serait facile de citer nombre d'autres exemples; on n'en saurait trouver de plus éloquent que le sien.

VALENTIN HAÜY (1745-1822)

PREMIER ÉDUCATEUR DES AVEUGLES, GRACE A QUI
LA FRANCE A PRÉCÉDÉ TOUS LES AUTRES PAYS
DANS CETTE ŒUVRE DE RÉÉDUCATION ET DE RÉGÉNÉRATION

IV

L'Association Valentin Haüy.

Réadapté au monde extérieur et redevenu capable d'accomplir seul beaucoup d'actes de la vie courante, pourvu d'un métier qui suffit, au moins en partie, à ses besoins matériels, et qui l'arrache au sentiment pénible de son inutilité, initié au système Braille qui lui permet d'occuper son esprit, et, dans certains cas, de participer aux joies de la plus haute culture intellectuelle, l'aveugle tend à se rapprocher d'une existence normale. Tel doit être son but. Ce n'est pas à dire qu'il puisse arriver à vivre comme les clairvoyants, et, pour reprendre le

mot de M. de la Sizeranne, qu'il n'ait rien perdu en perdant la vue. Ce serait un cruel manque de tact si l'on paraissait ignorer son infortune; mais il ne faut pas que la sympathie qu'il inspire se traduise par une compassion inactive. Il faut étudier les ressources que la cécité lui laisse, les lui révéler, et le mettre à même d'en profiter. Ce n'est pas traiter à la légère son épreuve que de vouloir en atténuer pour lui les conséquences. A cet égard, il n'est pas d'efforts plus louables, plus méthodiques et plus persévérants, que ceux qui, depuis un quart de siècle, sont tentés par l'Association Valentin Haüy.

Fondée en 1889 par M. Maurice de la Sizeranne, reconnue en 1891 d'utilité publique, elle embrasse, dans son activité multiple, toute la question des aveugles. Ils sont trente mille en France, et, contrairement à l'opinion reçue, l'État ne les assiste que dans une faible mesure. L'Association Valentin Haüy est entre les groupes et les œuvres locales qui font un bien

réel aux catégories dont elles s'occupent, mais restreignent leur action à ces catégories, le lien vivant, le fil de transmission qui permet un constant échange des idées, des efforts de tous au profit de tous. Elle est auxiliaire et non rivale des œuvres ayant le même but; au lieu de créer des établisssements analogues à ceux qui existent déjà, c'est vers ceux-ci qu'elle dirige ses patronnés. Elle coordonne, elle centralise toutes les bonnes volontés, toutes les compétences, tous les travaux, tous les projets qui tendent à l'amélioration du sort des aveugles. Elle y parvient grâce au concours actif de ceux de ses membres qui consacrent une part de leur temps et de leurs facultés au service de l'œuvre. Pour se faire quelque idée de son immense labeur, il suffira de savoir qu'elle a un mouvement annuel de près de cinquante mille lettres, reçues ou écrites dans l'intérêt des aveugles. Quant à ses ressources matérielles, c'est par la générosité de ses membres qu'elles sont alimentées. Le Conseil

qui l'administre se compose en parties égales de clairvoyants et d'aveugles, et il a pour secrétaire général M. Maurice de la Sizeranne lui-même. Il se partage en trois commissions qui se réunissent périodiquement : administration et propagande, études et publications, patronage.

La commission d'études et publications est formée de spécialistes qui étudient en commun toutes les questions relatives aux aveugles, qui se tiennent au courant de toutes les inventions, de toutes les méthodes proposées en France ou à l'étranger. Systèmes d'enseignement intellectuel et professionnel; unification de ces systèmes et coordination des efforts; expérimentation des procédés et des appareils nouveaux; perfectionnement et vulgarisation du matériel scolaire et de l'outillage spécial; impression et vente à bon marché des livres en relief, afin de diminuer l'écart énorme existant entre le prix de ces livres et les ressources des aveugles; choix des ouvrages à publier;

organisation de concours pédagogiques et autres : tel est le champ d'étude de cette commission qui est le groupe *technique* de l'Association Valentin Haüy.

C'est par ses soins que s'accroît l'immense bibliothèque Braille réunie au siège de l'œuvre. Fondée en 1884, cette bibliothèque renferme actuellement cinquante mille volumes (lettres et musique) imprimés ou manuscrits en points saillants. Elle est alimentée par les dons des établissements qui impriment à l'usage des aveugles et surtout par le travail bénévole de plus de mille personnes qui se sont familiarisées avec ce système d'écriture en relief et transcrivent des livres destinés aux aveugles. Il en est de tous les genres : religion, philosophie, histoire, littérature, pédagogie.... Saint Augustin, Racine, Molière, Beaumarchais, Xavier de Maistre, Hugo, Coppée, etc., figurent au catalogue. Les livres une fois transcrits sont reliés par des aveugles et mis en circulation. Le service est confié à des biblio-

thécaires non moins aveugles que les lecteurs qui viennent eux-mêmes faire leur choix. Les volumes circulent par toute la France et à l'étranger; ils sont envoyés en colis postaux à des aveugles isolés, ou expédiés périodiquement, sous forme de bibliothèques roulantes, dans une soixantaine de localités, pour l'usage d'un certain nombre d'aveugles instruits, dont ils constituent souvent l'outil professionnel de première nécessité. Quand la lecture a usé les manuscrits, ils sont recopiés par des aveugles qui, n'ayant pas de travail plus lucratif, gagnent ainsi quelques centimes par heure. La bibliothèque Braille compte aujourd'hui près de deux mille lecteurs et son mouvement annuel dépasse cinquante mille volumes.

La commission d'études assure encore la publication de plusieurs revues. Le *Louis Braille*, recueil bi-mensuel, imprimé en relief, a été fondé en 1883. C'est une revue d'utilité pratique, destinée aux aveugles instruits. Elle fournit l'explication des systèmes, des appa-

LA BIBLIOTHÈQUE BRAILLE, A L'ASSOCIATION VALENTIN HAUY, QUI CONTIENT 50 000 VOLUMES DIFFÉRENTS ET 10 000 PARTITIONS MUSICALES A LA DISPOSITION DES SOLDATS AVEUGLES, 9, RUE DUROC, PARIS.

reils nouveaux ou perfectionnés, reconnus bons et utilisables par les gens compétents; elle donne des biographies d'aveugles remarquables, dont les exemples peuvent être salutaires, des articles sur des questions spéciales intéressant directement les aveugles, des catalogues des livres et des œuvres musicales publiés en Braille; elle répond aux questions des abonnés, les renseigne sur les emplois obtenus par des aveugles ou sur les fondations d'établissements spéciaux, etc.

La *Revue Braille*, imprimée également en relief et fondée en 1884, informe chaque semaine ses lecteurs de ce qui se passe dans le monde littéraire, scientifique, musical, politique, en France et à l'étranger. Rédigée par des écrivains d'une véritable valeur, elle tient l'aveugle intelligent au courant de tout ce qui préoccupe les esprits cultivés et lui permet de prendre part à leur conversation. Grâce au *Louis Braille*, l'aveugle n'est plus isolé au milieu des aveugles; grâce à la *Revue Braille*,

il n'est plus isolé au milieu des clairvoyants.

Enfin, le *Valentin Haüy*, fondé en 1883 et imprimé à l'usage des clairvoyants, a pour but de faciliter la tâche à tous ceux qui s'occupent des aveugles. Cette revue universelle des questions relatives à la cécité est, en même temps, le bulletin mensuel de l'Association Valentin Haüy. Elle s'adresse aux directeurs et aux professeurs des établissements consacrés aux aveugles, à tous les « typhlophiles » français et étrangers. Elle répand, dans le monde entier, une immense quantité de faits et d'informations pouvant les intéresser; elle centralise les renseignements les plus utiles et les plus divers et publie aussi des études approfondies sur tous les sujets qui préoccupent ou doivent préoccuper les spécialistes.

La commission de patronage est formée de membres du conseil d'administration, auxquels sont adjointes, comme auxiliaires, de nombreuses patronnesses. Elle a déjà constitué, depuis la fondation de l'Association Valentin

Haüy, près de onze mille dossiers d'aveugles. Elle assure à ces aveugles le secours moral et matériel sous toutes les formes. Ils sont répartis, suivant leur âge et leur situation, en quatre catégories : enfants, apprentis, travailleurs, vieillards ou impotents, et la commission de patronage se fractionne en autant de sections.

Elle veille sur les premières années de l'enfant privé de la vue et, parfois, doit l'arracher à des parents indignes qui le maltraitent ou l'exploitent. Dans certains cas, elle obtient son admission à l'école primaire, en attendant son entrée à l'école spéciale; elle dirige, par ses conseils, l'instituteur et les parents dans cette première éducation si importante. Elle facilite, enfin, l'accès de l'école spéciale; bref, elle procure à l'enfant le bienfait d'une éducation religieuse, intellectuelle et professionnelle.

Elle vient en aide aux aveugles désireux et capables d'apprendre un métier; elle les guide,

suivant les circonstances et leurs aptitudes, dans le choix de ce métier; elle obtient pour eux des bourses des conseils généraux et municipaux, des secours des particuliers ou des institutions charitables et en accorde elle-même dans la mesure de ses ressources.

La plus grande difficulté n'est pas d'apprendre aux aveugles à gagner leur vie, mais bien de la leur faire gagner. Tout conspire pour les empêcher d'utiliser leur profession. Le public ne leur refuse jamais sa sympathie; mais il se défie trop souvent de la qualité de leur travail; il aimera mieux leur faire l'aumône que de leur donner sa clientèle. L'Association Valentin Haüy luttera pour eux et avec eux; travail et clientèle, elle s'emploiera à les leur trouver; démarches, recommandations, conseils, elle ne ménagera rien; elle donnera ou prêtera l'outillage et les matières premières, s'il s'agit d'ouvriers, les livres et les instruments de musique, s'il s'agit d'organistes, de professeurs ou d'accordeurs.

Quant à ceux que leur âge ou leur état de santé rendent incapables de pourvoir à leur subsistance, l'Association Valentin Haüy les visite, les secourt chez eux, principalement par des dons en nature : comestibles, charbon, meubles, vêtements. Elle s'occupe de les faire hospitaliser ou de leur obtenir des secours de l'Assistance publique et des institutions charitables créées pour tous les indigents.

Mentionnons encore de nombreuses créations annexes : une école pour les fillettes aveugles et arriérées physiquement ou intellectuellement, un cours de massage, un atelier d'apprentissage de brosserie pour les femmes, un atelier pour la fabrication des sacs en papier, l'œuvre des mères de famille aveugles, un magasin de vente où sont exposés tous les objets fabriqués par des aveugles, à qui l'Association les commande et les paie comptant pour les écouler ensuite à ses risques et périls, un vestiaire et un garde-meubles formés par des dons en nature, une caisse

des loyers, des consultations juridiques gratuites [1].

On voit, par ce qui précède, que l'Association Valentin Haüy s'intéresse à tous les âges et à toutes les situations. Ce qu'elle entend pratiquer avant tout et dans la plus large mesure possible, c'est *l'assistance par le travail* et *l'aide morale*. De l'argent, certes, elle en distribue autant et du mieux qu'elle peut. Il est des misères noires et pressantes que l'aumône seule peut atténuer. Ceux qui sont familiers avec les intérieurs pauvres, où l'on vit au jour le jour, savent la puissance presque merveilleuse d'une pièce de dix francs arrivée à temps; mais l'Association Valentin Haüy n'en proclame pas moins, avec une énergie inlassable, que le but final de son œuvre, c'est, autant que possible, de rendre l'aveugle

1. Les détails qui précèdent sont empruntés à une notice intitulée : *L'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles.*

capable de gagner sa vie. Les aveugles peuvent *travailler*; ce que les aveugles demandent, c'est du *travail*, voilà ce que M. de la Sizeranne répète sans cesse dans ses ouvrages.

Les aveugles demandent aussi qu'on les aime, qu'on s'associe à leurs joies ou à leurs peines, qu'on les encourage, et qu'on les console. Les patronnés de l'Association Valentin Haüy ne sont pas de simples administrés, des numéros de dossiers dont elle se désintéresse dès qu'elle a fait pour eux certaines démarches, ou ratifié une demande de secours. Ils sont des êtres qui luttent et qui peinent, dont elle suit affectueusement les étapes, les progrès ou les reculs. Elle est pour eux comme une grande famille. On écoute ou on lit avec intérêt les confidences qu'ils font de leurs espoirs ou de leurs craintes, les menus détails de leur existence. On les félicite, s'ils réussissent; on les relève, s'ils sont abattus. On les visite ou on leur écrit. On s'enquiert, auprès de leur curé ou de leur maire, de ce qu'ils deviennent.

Beaucoup écrivent de longues lettres, qui s'insèrent dans leurs dossiers entre les pièces administratives. L'Association Valentin Haüy, si avare de son temps, ne dédaigne pas ces lettres naïves, où ses patronnés aiment à se raconter. Tous les sentiments s'y trouvent, depuis le désespoir de l'homme qui songe au suicide, jusqu'à la joie virile de celui qui récolte le fruit de ses efforts et de son travail. Et que de remerciements exprimés parfois avec une effusion touchante! A l'époque du jour de l'an, c'est comme une avalanche de souhaits qui, de tous les coins de la France, vient s'abattre sur l'Association. Ce n'est point là du style officiel, le formulaire dont on use pour solliciter telle ou telle faveur d'une administration. C'est de la vie toute palpitante, et l'Association Valentin Haüy encourage ces expansions, sachant bien que le meilleur de sa tâche est de se faire la confidente de ses protégés.

Veut-on sentir avec quelle sollicitude, quelle

tendresse clairvoyante, elle devine leurs impressions, elle s'identifie à eux? Qu'on lise cette page si *vécue* de M. de la Sizeranne :

« C'est un jour d'été, à onze heures du matin. Voici un jeune homme qui arrive dans une petite ville où il doit s'établir et exercer tel ou tel métier ; il est envoyé par l'école qui l'a élevé et doit trouver des personnes qui s'intéressent à lui. — Oui, l'une d'elles est venue l'attendre à la gare; on le conduit à travers les petites rues de la petite ville, rues où le soleil darde perpendiculairement ses rayons. Tout est silencieux; c'est l'heure du dîner, de la sieste, la chaleur est écrasante et bien faite pour émousser les volontés. Le jeune homme prend possession de la chambrette toute meublée à dix francs par mois qu'on lui a retenue. On y a monté son mince bagage. La personne qui le protège lui dit ce qu'on appelle quelques bonnes paroles : « Vous réussirez, mon ami, ayez cou- « rage, etc. » et elle se retire. La porte se referme; notre jeune ami se trouve en face de lui-même.

C'est peu ... Eh bien, pensez-vous que si, le lendemain, une lettre lui arrive, venant de l'Association Valentin Haüy, lui demandant où il en est, quelles sont les difficultés qu'il rencontre, et qu'une correspondance s'engage, pensez-vous que cela ne sera pas, pour le débutant, un vrai bienfait? Il y a, dans le monde, tant de personnes qui ont besoin d'être encouragées, conseillées, aidées moralement; les aveugles n'échappent pas à ce besoin, au contraire, car, pour eux, les difficultés de la vie sont cent fois plus nombreuses. »

Mieux que toutes les descriptions, une visite, faite de préférence le mercredi, au siège même de l'Association Valentin Haüy, à cette « maison des aveugles » installée rue Duroc, donnera l'impression concrète de son immense activité. Ce sera une véritable leçon de choses. Tous les détails convergeront vers une démonstration unique, celle des résultats que l'aveugle peut obtenir en travaillant.

Dès l'entrée, au rez-de-chaussée, vous trouvez

une cabine téléphonique, vitrée, toute retentissante d'appels de sonneries ou de conversations, où un employé très calme, mais très rapide et précis, met en communication les 45 postes de la maison et la maison avec l'extérieur. Approchez-vous : c'est un soldat aveugle, qui inaugure ainsi, à la satisfaction générale, une nouvelle profession utile, lucrative.

A côté, la grande salle de vente, où sont réunis de nombreux articles de brosserie, vannerie, tricot, etc.

A tous les murs, des notices et des images de propagande attirent vos regards : voici, rapprochés dans une saisissante antithèse, l'aveugle d'autrefois, mendiant pitoyable, et l'aveugle d'aujourd'hui, entouré d'une famille qu'il soutient de son propre travail.

En débouchant sur le palier, au premier étage, vous allez à la salle du musée Valentin Haüy, meublée par une généreuse bienfaitrice de l'Association, et ce sont les œuvres d'un sculpteur

aveugle, Vidal, qui, dès la porte, accrochent vos regards : trois bronzes représentant un lion, un taureau et un cerf. Vous passez devant les étagères vitrées où sont exposés tous les objets fabriqués à l'usage des aveugles : tablettes Braille de modèles français et étrangers, montres, mappemondes et cartes en relief, etc. Ailleurs, ce sont des dentelles faites par des aveugles. A travers la vaste salle bien éclairée, quelqu'un circule avec aisance et sans bruit. C'est le conservateur du musée, aveugle lui-même. A votre démarche hésitante, il devine que vous n'êtes pas un habitué de la maison et, fort obligeamment, il vous demande si vous désirez voir quelqu'un. Vous revenez dans le corridor au long duquel se succèdent différents bureaux, patronage, secrétariat particulier, secrétariat général, et la salle de la bibliothèque Valentin Haüy, où se trouve réuni tout ce qui a été publié et se publie concernant les aveugles. Partout, sur les murs, des appels aux visiteurs, des notices : l'une d'elles, répandue à des mil-

UN SOLDAT AVEUGLE RÉADAPTÉ. LE TÉLÉPHONISTE DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY RÉPONDANT A 45 POSTES, 9, RUE DUROC, PARIS.

liers d'exemplaires par l'Association Valentin Haüy, indique les soins urgents à prendre, dans l'attente du médecin, pour les nouveau-nés menacés d'ophtalmie purulente. Qui sait combien d'enfants cette notice aura préservés de la cécité? Vous croisez des gens affairés qui vont et viennent, clairvoyants et aveugles. Ces derniers, sans aucun secours, d'un pas à peine plus hésitant, s'arrêtent juste devant la porte à laquelle ils veulent frapper. Vous voilà sur leur chemin, vous vous apprêtez à leur faire place, mais un je ne sais quoi les a déjà avertis de votre présence, et, d'eux-mêmes, ils s'effacent ou tournent l'obstacle. Cependant, les sonneries électriques, les « allô, allô » des téléphones retentissent et les apprentis-accordeurs font résonner les pianos d'étude.

Ce n'est pas la fin de vos surprises. Montez au second étage et entrez à la bibliothèque Braille. Vous y verrez ses milliers de volumes qui s'alignent sur des rayons installés conformément aux principes les plus modernes de

l'hygiène des livres, avec toutes les précautions nécessaires contre leur grande ennemie, l'humidité. Le bibliothécaire aveugle vous fera les honneurs de son domaine avec la plus parfaite bonne grâce. Il ira droit au volume que vous lui demandez au hasard et, debout, appuyant sur son corps, de la main gauche, le livre ouvert, il effleurera les signes de sa main droite, pour vous lire un paragraphe aussi vite qu'un clairvoyant.

En sortant de la maison, vous trouverez dans les annexes, les ateliers de brosserie, de vannerie et de chaiserie, où travaillent des soldats aveugles, souvent en chantant, toujours avec courage et bonne humeur.

On remarque, parmi eux, des hommes doublement éprouvés : le même coup, qui leur a ôté la vue entièrement, les a privés d'un de leurs bras, les rédnisant, tout d'abord, à l'inaction absolue. Ils ont voulu travailler cependant : ils travaillent, et grâce à un ingénieux appareil inventé pour eux par M. Lotz,

administrateur de l'Association Valentin Haüy (un crochet-griffe s'adaptant à ce qui leur reste du membre amputé), ils peuvent manœuvrer le couteau de brossier, comme les camarades.

C'est ainsi que l'Association Valentin Haüy remplit ses devoirs envers les aveugles de la guerre. Elle en a patronné, conseillé ou encouragé environ douze cents. Ses filiales ont organisé des ateliers, comme celui de la rue Duroc, dans des locaux parfois beaucoup plus importants, tels ceux de l'École Général-Maunoury, à Caluire (Rhône), près de Lyon. De même à Marseille, à Montpellier, à Montluçon. Ainsi une centaine de soldats aveugles à la fois, reçoivent, par roulement, un enseignement professionnel très sérieux. Enfin, appliquant, à propos, l'idée de décentralisation, l'Association Valentin Haüy a organisé, à Montluçon, une école d'accordeurs aveugles, où plusieurs soldats apprennent, méthodiquement et à fond, une

profession qui a fait ses preuves depuis longtemps, celle d'accordeur de pianos. Après leur apprentissage, elle s'occupera de leur installation et suivra leur existence. Elle demande à tous les gens de cœur de l'y aider.

LE SOLDAT AVEUGLE DERVITTE, AMPUTÉ DE L'AVANT-BRAS DROIT, MANIANT LE COUTEAU DE BROSSIER GRACE AU CROCHET-GRIFFE INVENTÉ PAR M. LORTZ DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY.

(Groupe de Lyon, École générale Maunoury à Caluire, Rhône.)

V

L'Ame de nos Soldats Aveugles.

Il y a quelque temps, le général Niox, remettant la médaille militaire, dans la cour d'honneur de l'Hôtel-Dieu, à quatre soldats aveugles, leur disait : « Vous êtes les plus éprouvés, vous serez les plus aimés, les plus respectés ». Épreuve écrasante, en effet, sous laquelle, tout d'abord, les plus vaillants eux-mêmes fléchissent. Plusieurs avouent que, dans les premiers temps, ils étaient désespérés, qu'ils auraient préféré mourir. Il en est même qu'on a dû surveiller pour qu'ils n'attentent pas à leurs jours.

Un grand nombre, cependant, se ressaisissent et certains même très rapidement. C'est l'effet de leur vaillance innée; c'est aussi le travail qui, bien vite, porte ses fruits. Les officiers donnent l'exemple. Un commandant et un capitaine, en traitement au Val-de-Grâce, ont déjà appris à lire le Braille. Un capitaine, à Caen, instruit par un professeur aveugle de la Faculté des lettres, sait également lire le Braille et collabore à l'éducation de ses enfants. De Chalon-sur-Saône, un autre écrit à l'Association Valentin Haüy pour se faire envoyer divers ouvrages en Braille, du papier pour écrire le Braille, un précis de lecture et d'écriture, de la musique en Braille. Un lieutenant, à Fontainebleau, a été de même initié à la méthode par des membres de l'Association. On en pourrait citer d'autres.

Même volonté courageuse chez les soldats. En voici un, tout jeune, qui a perdu ses yeux et le bras droit. Il a si bien étudié le Braille, qu'en peu de temps, il a pu le lire et l'écrire

de sa seule main gauche. Il veut apprendre la musique et le cornet à piston, le seul instrument, lui a-t-on dit, dont il puisse jouer.

Tel autre, sans se plaindre jamais de son sort, se rongeait silencieusement de tristesse. Il sourit, pour la première fois, le jour où on lui fait entrevoir la possibilité d'apprendre dès maintenant la brosserie. Huit jours plus tard, on revient lui dire que tout est prêt, qu'il peut commencer le lendemain, qu'il trouvera un camarade qui vend déjà des brosses; ce n'est plus alors un sourire, mais un vrai rire de contentement, et ce garçon, si renfermé jusqu'alors, devient expansif.

L'héroïsme de ces hommes se révèle dans leurs propos. Voici un père de famille, un cultivateur des Ardennes, dont la tête a été si abîmée, qu'il est aveugle, dur d'oreilles, avec la mâchoire déplacée : « Je ne me trouve pas malheureux, dit-il, j'ai mes parents, j'ai ma femme, ma petite fille; j'aurais pu être tué et je vis.... Non, je ne suis pas un des plus malheu-

reux.... Je ne regrette rien ; j'ai fait le sacrifice de ma vue pour le pays, pour vous, pour garder nos biens.... Je ne sais pas si, un jour, j'y verrai un peu, mais j'aime mieux me persuader dès maintenant que je suis aveugle et m'habituer à cette pensée. Si j'y vois, tant mieux ; si je n'y vois plus, je n'aurai pas de déception. »

Un autre, âgé de vingt-huit ans, raconte les circonstances dans lesquelles il a été blessé. Les Allemands approchaient ; tous blessés ou morts, les officiers ne donnaient plus d'ordres ; sans hésiter, il crie lui-même : « Baïonnette au canon ! » Les Allemands n'étaient plus qu'à quelques mètres. Les camarades obéissent ; il prépare son arme et se soulève pour bondir lorsqu'il est atteint par une balle. Tranquillement, il conclut : « Malgré ce qui m'est arrivé, si c'était à recommencer, je recommencerais. »

Celui-ci a deux enfants, dont un né depuis la guerre. Il habitait Paris. Que va-t-il faire maintenant ? Il s'installera à la campagne avec sa petite famille, pour y vivre plus économi-

quement. Dès maintenant, il va commencer son métier de brossier; il entrevoit la possibilité de travailler pour telle maison de son pays, et il espère ouvrir un petit commerce d'épicerie que tiendra sa femme. Celui-là ne s'est pas découragé un seul jour.

Cet autre, un Breton, décoré de la médaille militaire, s'est sacrifié pour sauver la vie de plusieurs camarades. Ils sont dans une tranchée, au Four-de-Paris; les Allemands leur jettent des bombes, dont la plupart n'éclatent qu'au bout de deux minutes. L'une tombe sur un groupe de soldats. Si on ne la ramasse, elle va éclater et les tuer tous. Notre Breton la prend sans hésiter pour la relancer dans le camp ennemi. Il est trop tard. La bombe éclate dans sa main, la lui arrache, lui brûle la figure et les yeux. Il a terriblement souffert; il a dû être trépané. Ses blessures l'ont privé de sa main, rendu aveugle, et, circonstance particulièrement aggravante, dur d'oreilles. Néanmoins, il est resté calme, affable, souriant. On

lui a indiqué le Braille comme occupation possible; il s'y est mis avec ardeur[1].

Un cultivateur écrit à quelqu'un qui s'est intéressé à lui : « Je viens d'être souffrant ces jours-ci, plusieurs éclats m'ont sorti dans la bouche; mais je vais mieux. Je connais bientôt le travail; je commence à me rendre utile dans les ménages, aux soins des bestiaux. Je préfère rester dans ce métier.... Je porte ma croix toujours avec grand courage. Je reçois tous les jours plusieurs lettres de Paris; je vois que personne ne m'ont pas oublié.... »

Et de quel charme juvénile se pare l'héroïsme d'Albert Pagenel! Ouvrier ébéniste à Paris, avant la guerre, il a vingt et un ans et paraît en avoir dix-huit. La guerre le trouve brigadier au 3e chasseurs à cheval. Le 1er septembre, à Anglemont, près de Rambervillers,

1. Les divers traits qui précèdent ont été recueillis par l'une des visiteuses les plus dévouées de nos soldats aveugles, dont les notes ont été publiées, en partie, par l'Association Valentin Haüy.

il est envoyé en reconnaissance avec quelques hommes de son peloton. En revenant, au détour d'un bois, la petite patrouille est saluée d'une vive fusillade. Pagenel est frappé à la partie supérieure de la joue par une balle qui lui traverse les deux yeux. Ramené à son escadron, il refuse de se laisser panser avant d'avoir dicté son rapport sur la reconnaissance dont il avait été chargé. Il est décoré de la médaille militaire.

Dès qu'il est transportable, il est évacué sur l'hôpital de Valence où sa navrante infortune attire l'attention de Mlles T..., dont nous citions plus haut les conseils si judicieux à l'adresse de tous ceux qui s'intéressent aux aveugles. Grâce à elles, il sait déjà lire et écrire en Braille. Il se prépare à apprendre un métier qui le fera vivre, le cannage des chaises. Sa jeunesse, sa bonne grâce et sa modestie ne s'expriment-elles pas avec un bien joli tour dans cette lettre émue et délicate qu'il écrit à ses protectrices?

« Mes chères amies,

« J'ai reçu votre longue et charmante lettre qui fait tant plaisir, car, après sa lecture, en pensant à ce que renfermaient ces pages, j'ai revécu pendant de longues heures à Valence, que j'ai bien souvent regretté, et parfois, lorsque je me trouve un instant seul, ma pensée vous revient. Je revois tout ce que vous avez fait pour moi depuis ce premier jour de septembre où vous m'avez vu pour la première fois. J'étais alors dans un état physique et moral bien lamentable, et vous vous êtes si gentiment occupées de moi ; et il a bien fallu toute la bonté d'âme dont vous êtes douées, pour venir, ainsi que trois grandes sœurs — car je n'oublie pas Mlle Yvonne — passer l'après-midi de visite auprès de mon chevet ; car, la première fois, je devais vous faire un bien triste accueil, et vous m'avez fait entrevoir le côté rose de mon malheur ; et après, M. T...

a fini de me convaincre par ses conseils bien paternels. Enfin, si j'ai la vaillance dont vous me qualifiez bien souvent, vous en êtes les auteurs et je vous en garderai toujours une profonde reconnaissance.

« J'ai bien reçu toutes les correspondances que vous m'avez adressées; j'ai reçu aussi *Pages de gloire.*

« Mes parents ont été bien contents et ils sont fiers de voir que leur fils est un héros. Que les apparences sont trompeuses !...

« Je suis obligé de terminer, faute de place, en vous priant de vouloir excuser mon style décousu et toutes les fautes que j'ai faites.

« Je vous envoie mon meilleur souvenir à tous.

« Albert Pagenel. »

Dans une autre lettre, Pagenel envoie un billet de cinq francs pour qu'il soit joint au produit d'une vente faite par ses protectrices

au profit d'un aveugle. « C'est, dit-il, la première dépense que je fais aux dépens de mon allocation. »

Pour terminer par un exemple où se trouvent réunis tous les traits caractéristiques du courage à la française, délicatesse de cœur, gaieté, simplicité et bonhomie, nous citerons le récit pittoresque et ému que, d'une plume si alerte, une patronnesse de l'Association Valentin Haüy a tracé de sa première visite au sergent René-Claude Panterne.

« En arrivant, le matin du 1er mai, à Angers, pour y visiter surtout les soldats aveugles hospitalisés dans cette ville qui paraissaient susceptibles d'être dirigés vers le massage, j'apprenais des charitables typhlophiles venues au devant de moi qu'elles avaient, tout récemment, entendu parler de la cérémonie de la décoration de la médaille militaire conférée à Angers à un soldat aveugle qui n'y était point hospitalisé, mais régulièrement domicilié, chez lui, qu'elles savaient vaguement porter un nom

ATELIERS DES SOLDATS AVEUGLES QUI APPRENNENT LA BROSSERIE
A L'ASSOCIATION VALENTIN HAUY, 9, RUE DUROC, PARIS.

dans le genre de Panthère (!) et être un ancien menuisier.

« Naturellement, je me précipitais chez ce brave garçon, dont Mme L..., mon aimable guide, s'était procuré l'adresse. Chemin faisant, je répétais à cette dernière : « Oh ! s'il pouvait « se remettre à la menuiserie ! » C'est toujours le rêve de l'Association Valentin Haüy que les aveugles conservent leur ancien métier, lorsqu'il n'y a point à cela d'obstacle insurmontable.

« Nous arrivons 35 rue Savary, en face d'une boutique au seuil de laquelle un jeune ouvrier menuisier s'informe poliment de ce que nous désirons. En lui répondant, j'explorais, par-dessus son épaule, un atelier où j'apercevais tout d'abord un homme d'une trentaine d'années, dont les yeux s'abritaient, ou se cachaient, derrière des lunettes noires, et qui rabotait avec entrain. Mon soldat ! c'était lui ! il rabotait... il était sauvé.

« En apprenant que nous le demandions

parce que nous nous intéressions à ceux qui ont laissé leurs yeux sur le champ de bataille, il appelait sa femme et nous faisait entrer dans une jolie petite arrière-boutique, très proprette, très soignée, où nous avions, avec le jeune ménage, l'une des conversations les plus réconfortantes que j'aie eues de ma vie. Claude Panterne (et non Panthère!) est un patron menuisier, passionnément attaché à sa profession. « Oh! Mademoiselle, j'aime *le bois*! » me disait-il avec conviction. Il s'est marié, en novembre 1913, avec une jeune femme qui m'a paru pleine de cœur et d'énergie. La guerre déclarée, il est parti avec le 232e d'infanterie. Le 17 octobre, à Bernécourt, près Pont-à-Mousson, une balle par ricochet lui a crevé l'œil gauche. L'œil droit n'a point tardé à se perdre. On a engagé sa femme à venir le chercher à Toul, où il était soigné. Elle a cru qu'elle pourrait le ramener tout de suite; mais, lorsqu'après beaucoup de difficultés, elle l'a rejoint, elle l'a trouvé tellement malade

que bien des semaines ont dû s'écouler avant qu'il fût transportable. Et le manque de ressources a terriblement compliqué pour elle cette prolongation de voyage. « Je suis arrivée « près de lui pour célébrer l'anniversaire de « notre mariage », nous disait-elle. — « Bien « tristement, pauvre petite! » — « Bien triste- « ment?... oui et non. Sans doute, ce n'était « pas gai de le retrouver aveugle; mais c'eût « été tellement plus affreux de ne pas le « retrouver du tout que, par comparaison, je « m'estimais très heureuse. »

« Panterne a souffert longtemps de ses yeux. C'est vers le milieu d'avril que cela a cessé. Alors, il a tout de suite cherché à se remettre à l'ouvrage. Il se figurait qu'il ne serait plus capable de presque rien, et ç'a été pour lui une délicieuse surprise de découvrir tout ce qu'il pouvait encore faire sans y voir. Que sera-ce lorsqu'au lieu de quinze jours de rééducation, son toucher se sera perfectionné durant plusieurs mois!

« Sa femme, son contremaître, ses ouvriers, se montrent parfaits pour lui. Il bénit cet entourage qui facilite son adaptation à une vie nouvelle. Il est plus que probable qu'il s'était montré très bon le premier envers ceux qui, maintenant, sont si bons à son égard.

« Le guide Wagner l'a immédiatement enthousiasmé. Mais le Braille ne lui disait pas grand'chose. Il savait qu'on le lisait; il ne se doutait pas qu'on l'écrivît; et la lecture ne jouait qu'un rôle assez accessoire dans son existence, de bonnes âmes surtout se chargeant de lui lire le journal. L'idée de pouvoir prendre lui-même une commande, d'inscrire un compte ou une adresse sur une tablette de poche commençait à l'ébranler, quand sa jeune femme a achevé de le conquérir à l'étude du Braille en lui disant gaiement : « Tiens, Claude, vois tu, « nous allons l'apprendre ensemble, à qui ira le « plus vite. Ce sera très amusant. Et puis, tu « aimes bien, de temps en temps, aller passer « trois ou quatre jours chez ta mère, en me

« laissant la garde de la boutique. Pendant ce « temps, nous nous écrirons tous les jours sans « être obligés de mettre personne en tiers dans « notre correspondance. C'est ça qui sera gen- « til! » Claude souriait, je battais des mains, une larme au coin de l'œil, et j'avais bien envie d'embrasser sa vaillante petite compagne.

« Un petit faible que nous lui avons découvert, ç'a été celui de taquiner en famille la dame de pique. Il croyait bien y avoir renoncé pour toujours. La perspective de reprendre sa manille ou son piquet, avec nos cartes pointées, a achevé de le mettre en liesse.

« Cher brave Panterne! il nous remerciait avec effusion du si peu que nous faisions pour adoucir son épreuve, alors que c'est nous qui aurions dû nous mettre à genoux pour le remercier de ce qu'il avait fait pour nous. Nous nous rappellerons toujours quelques lignes tracées par lui le jour où il avait été décoré de la médaille militaire. Sa main hésitait peut-être un peu, mais point son cœur, quand il ratifiait

le sacrifice fait à la patrie et écrivait : « Vive la France! »

N'est-on pas frappé, dans tous les exemples qui précèdent, du naturel, de la mesure que gardent nos soldats en s'exprimant? Nulle grandiloquence, nulle emphase. Il semble qu'ils ignorent volontairement leur héroïsme et qu'ils évitent de s'en faire accroire à eux-mêmes et aux autres. C'est avec de telles ressources d'énergie, avec cette vaillance souriante et simple, que ceux qui ont perdu la vue s'efforcent de se réadapter à la vie. Si, parfois, ils écoutaient les confidences de beaucoup de leurs frères en infortune, qui, depuis de longues années déjà, ont refait leur existence, ils y trouveraient de puissants motifs d'encouragement. Et que de clairvoyants seraient surpris de ces confidences! Quel étonnement d'entendre certains aveugles parler de résignation presque joyeuse!

C'est un fait d'expérience, cependant, que cette sérénité d'âme chez beaucoup d'aveugles.

Isolés du monde extérieur, ils se replient sur eux-mêmes et acquièrent une grande force de méditation et d'intuition. Obligés, plus que les clairvoyants, à se contenter d'eux-mêmes, ils cherchent et trouvent au fond de leur âme toutes les richesses morales que Dieu y a déposées, toutes les raisons de croire, d'espérer et d'agir; ils s'élèvent à une conception de la vie toujours plus généreuse et plus idéaliste. Écoutons l'un des plus distingués d'entre eux parler de « la joie très spéciale de l'aveugle qui a réalisé une tâche difficile, qui a dû, pour édifier son œuvre, supporter dans le silence des peines de toute nature, grandes et petites, réduisant une à une chaque difficulté, avançant malgré l'entrave, mais avançant toujours, faisant de l'entrave même une sorte d'aide. Familier avec l'obstacle, l'obligation de le maîtriser lui fait prendre des habitudes d'ordre, de prévoyance, de discipline, qui vivifient son action et la rendent plus efficace. Enfin, il est parvenu, il a mis debout une chose ayant

quelque grandeur; alors, à la fois humble et fort, il bénit Dieu, et toutes les peines souffertes se transforment en une joie d'autant plus précieuse qu'elle est cachée, qu'elle est à soi seul; il la recueille dans un repli secret de son être, comme une de ces joies que nul ne peut ravir. Heureux l'homme qui possède un pareil trésor! »

C'est le même qui constate que « nul n'est plus naturellement accessible que l'aveugle au sentiment religieux, qu'en effet, *son instinctif besoin de lumière le pousse à jouir des clartés invisibles*, et que cet attrait pour les biens de l'au-delà explique, en grande partie, pourquoi, presque toujours, il sait voir dans les choses un côté qui ressemble au bonheur ». Ce sont là des phrases qu'un clairvoyant n'oserait pas écrire, tant il craindrait de paraître odieux en prenant trop aisément son parti de l'infortune des autres; mais c'est un aveugle qui parle, et qui cite, à l'appui de son expérience, d'autres témoignages d'aveugles :

« Ma vie, dit l'un, est plus difficile, plus âpre, parce que j'ai manqué de dons naturels; mais la religion l'éclaire, la rend supportable, méritoire; elle m'aide à accepter toute chose avec une résignation qui touche de bien près à la joie. »

« La cécité, dit un autre, qui m'a privé de voir le monde, m'a donné tous les moyens d'admirer le ciel. »

Ainsi, Milton, le grand poète aveugle, s'écriait magnifiquement : « Brille donc d'autant plus intérieurement, ô céleste lumière! Que toutes les puissances de mon esprit soient pénétrées de tes rayons, mets des yeux à mon âme, disperse et dissipe loin d'elle tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire des choses invisibles à l'œil mortel. »

Mais ne demeurons pas sur ces hautes cimes, d'où nous pourrions perdre de vue des réalités plus humbles et plus poignantes. Tous nos soldats aveugles n'y atteindront peut-être pas, et ceux-là mêmes qui s'élèveront à ces

hauteurs, connaîtront, auparavant, bien des heures difficiles. Ils auront à subir, dans leur lente ascension, ces rafales de tristesse et de découragement qui s'abattent parfois sur les volontés les plus fermes et les font ployer un instant. Brusquement, sous l'effet d'une circonstance fortuite, insignifiante parfois, la conscience de leur épreuve, de leurs ténèbres, qui paraissait assoupie, se réveillera. Ils sentiront comme la morsure d'un fer rouge sur une plaie mal guérie. La vie, avec ses joies et ses tristesses, les avait repris; ils avaient presque oublié, quand, tout à coup, ils se rappellent ce que leur destin a d'irrévocable, et, comme Milton, ils songent douloureusement que la lumière ne revient plus « visiter ces yeux qui roulent en vain pour rencontrer son rayon perçant et ne trouvent point d'aurore », ils songent qu'ils ne reverront plus « les douces approches du matin et du soir, ni la fleur du printemps, ni la rose de l'été, ni les troupeaux, ni la face divine de l'homme ».

APPENDICES

AVANT LA GUERRE, UN PÈRE DE FAMILLE QUI DEVAIT DEVENIR AVEUGLE EN DÉFENDANT HÉROÏQUEMENT SON PAYS, M. LIVET.

I

Expériences d'hier et d'aujourd'hui.

Dans cette grande œuvre de la rééducation des soldats aveugles, le guide principal des bonnes volontés et des dévouements doit être l'expérience : — l'expérience acquise par les hommes frappés de cécité avant la guerre, dans des conditions semblables à celles de nos soldats, c'est-à-dire, par accident, en pleine force de l'âge, et l'expérience des soldats eux-mêmes, déjà réadaptés à la vie et qui peuvent montrer le chemin aux autres.

Or il se trouve précisément qu'il y avait, avant la guerre, une œuvre destinée à secourir les aveugles, qui comptait, parmi ses principaux membres et directeurs, des soldats aveugles : c'est l'Association Valentin Haüy. Un de ses fon-

dateurs, qui fut pendant vingt-cinq ans son vice-président, était le commandant Barazer de Lannurien, ancien officier de zouaves, ancien combattant de 1870, frappé de cécité vers la quarantième année. Il ne s'est pas contenté de se refaire à lui-même, grâce à la méthode Braille, une existence active et utile; mais il a exposé les résultats de sa propre expérience dans la brochure *Conseils aux personnes qui perdent la vue*. De même, un autre aveugle militaire, membre de l'Association Valentin Haüy, le capitaine Mouchard, avait rédigé la méthode de lecture employée par l'œuvre pour la rééducation des adultes. L'Association a compté ou compte encore, parmi ses membres aveugles, le général Palle, le commandant Bourgongnon, le commandant Picard, le docteur Ferrier, médecin principal de l'armée, et plusieurs autres hommes d'action, ingénieurs, administrateurs des postes et télégraphes, etc., qui ont expérimenté par eux-mêmes, et sur eux-mêmes, l'efficacité des méthodes de rééducation pour les aveugles.

Le fondateur même et secrétaire général de l'Association Valentin Haüy, M. Maurice de la Sizeranne, étant devenu aveugle par accident, dans sa jeunesse, après avoir lu, écrit, dessiné et beau-

coup joui de ses yeux, savait mieux que personne les difficultés de la rééducation, et il n'est pas de système, en France ou à l'étranger, qu'il n'ait étudié ou pratiquement expérimenté. Au cours de ses voyages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Danemark, il a « touché du doigt » les méthodes et les résultats dans toutes les écoles ou ateliers d'aveugles : des missions envoyées par lui dans d'autres pays lui ont rapporté d'autres expériences et, depuis plus de vingt-cinq ans, les rapports des diverses œuvres ou écoles de tous les pays du monde, notamment des États-Unis, et les journaux spéciaux pour aveugles sont reçus à l'Association Valentin Haüy, traduits et discutés par des techniciens. Ainsi les procédés adoptés pour la rééducation des aveugles de la guerre, par l'Association Valentin Haüy, ayant été préalablement expérimentés, adoptés et codifiés par les hommes les plus compétents dans la question et notamment par plusieurs officiers aveugles, il n'y avait aucun doute qu'ils eussent un plein succès.

Par les exemples qui suivent — petites monographies exactes et précises des travailleurs aveugles — on va voir, d'abord, sur quelles expériences on se basait, à l'Association Valentin

Haüy, pour prédire aux soldats douloureusement frappés qu'ils se referaient une nouvelle vie, et ensuite, comment, en effet, plusieurs d'entre eux, déjà, y sont parvenus. En lisant ces simples relations de faits, le lecteur connaîtra, dans leur concrète réalité, les résultats obtenus par la maison de la rue Duroc, et jugera s'ils sont concluants.

II

Quelques exemples de travailleurs aveugles avant la guerre.

A... N..., brossier. — Né en 1869 à Billy-sur-Aisne, canton de Soissons, orphelin de père et de mère, il perd la vue par accident à dix-huit ans. A vingt-quatre ans, s'étant demandé s'il ne pourrait pas apprendre un métier, il fait quelques démarches, avec l'appui de l'Association Valentin Haüy; il entre, le 14 juillet 1893, à l'école professionnelle des ateliers d'aveugles, fondée par le baron de Schickler, pour y apprendre la brosserie. Il revient s'installer chez lui au mois d'août 1894 et commence à travailler. En 1897, il avait assez de commandes pour s'occuper toute la journée.

Dans un discours prononcé en 1901 à l'assemblée générale de l'Association Valentin Haüy, François Coppée disait : « Savez-vous que les affaires de ce brave homme dépassent maintenant 5 000 francs par an? Voilà une réponse directe à ceux qui prétendent que l'assistance aux aveugles par le travail est une chimère! » Depuis cette époque, grâce à sa persévérance, A... N... avait considérablement augmenté son chiffre d'affaires annuel, qui s'élevait à 15 000 francs, au moment de sa mort. Blessé, le 25 septembre 1914, par un obus qui lui brisa les deux jambes, il meurt le 5 octobre. « C'est avec douleur, écrivait Mme N..., au mois d'avril 1915, à l'Association Valentin Haüy, que je vous apprends la mort de mon cher mari... Quand je pense qu'il s'était donné tant de mal pour se faire une situation, s'installer un atelier! car il avait installé cet atelier dans un ordre parfait ; il y était à l'aise et ne cherchait jamais rien ; je n'avais pas à m'en occuper ; il ne le voulait pas, disant que j'avais assez à faire sans cela. A qui cela va-t-il profiter ? Je voudrais bien — et je suis certaine qu'il m'aurait approuvée — que cet atelier serve à d'autres aveugles, et si, par hasard, par votre bonne intervention, vous trouviez quelque travailleur sérieux qui en soit digne, nous

pourrions causer de cela, après cette maudite guerre, s'il est encore intact, car ici on bombarde toujours [1]. Encore une fois, Monsieur, merci pour les bontés que vous avez eues pour mon mari; je ne les oublierai jamais, et mon petit garçon, qui va avoir cinq ans, saura que c'est surtout à l'Association Valentin Haüy que son papa doit d'avoir pu gagner honnêtement de quoi l'élever. »

Z... B..., vannier. — Il exerçait déjà le métier de vannier lorsque, vers l'âge de trente-huit ans, il perdit complètement la vue. Son désespoir fut tel qu'il voulait se jeter dans la Seine. Il avait vendu ses outils, presque pour rien, à un camarade, et, tandis que sa femme faisait des ménages, il restait chez lui, tristement inerte, auprès d'une fille de douze ans malade et infirme. On l'adressa à l'Association Valentin Haüy qui

1. Le jour de l'Ascension, un obus est tombé dans la cuisine de Mme N.... et l'a grièvement blessée ainsi que son petit garçon. Celui-ci a le talon gauche emporté, un éclat d'obus dans le genou et un autre dans la mâchoire. La mère a deux blessures au côté et est, en outre, très gravement malade de la poitrine. Tous deux sont actuellement soignés à Paris, à l'hôpital Tenon.

lui rendit courage et lui procura l'outillage nécessaire pour reprendre son ancien métier. Il s'est remis au travail et il s'est refait toute une clientèle dans la vannerie fine. L'Association Valentin Haüy lui en commande annuellement pour 2000 francs environ, et ce chiffre s'est même élevé, une année, jusqu'à près de 3000 francs.

J... B..., chaisier. — Marié et père de deux enfants, il travaillait chez Mame, à Tours, à la reliure de luxe, lorsqu'il perdit complètement la vue à l'âge de trente-deux ans. Il s'inquiétait d'autant plus de l'avenir que le traitement qu'il avait inutilement suivi pour recouvrer la vue avait dissipé ses économies. L'Association Valentin Haüy l'encouragea et l'aida dans son apprentissage du métier de chaisier. Il commença par réparer des chaises et arriva vite à en fabriquer Ayant réussi à monter un petit magasin à Tours, il s'est acquis la clientèle de l'Hôtel de l'Univers, du Grand Bazar, de l'Administration des postes et télégraphes et d'une centaine de particuliers. Il écrivait, au mois de mars 1914, à l'Association Valentin Haüy, en la remerciant de son appui matériel et moral : « Je dois vous dire que notre

clientèle se trouve à peu près formée maintenant et il y a même des instants où nous ne savons pas où tourner la tête. »

G... D..., accordeur. — Il était cultivateur dans les environs de Paris. A vingt-cinq ans, il devient complètement aveugle. On le met en relations avec un ancien élève de l'Institution nationale des jeunes aveugles qui lui fait apprendre l'accordage. Il lui fallait d'autant plus de courage et de ténacité pour entreprendre cette étude que son ancienne profession l'y avait moins préparé et qu'il n'avait aucune notion de la musique. Après deux ans d'apprentissage et un stage assez court chez un facteur de pianos à Paris, il retourne s'installer dans sa famille. Il se forme une clientèle à Maisons-Laffite et aux environs. Un accordeur aveugle, établi à Argenteuil, offre de lui céder la sienne; il refuse de l'acquérir pour son propre compte, mais il l'accepte à titre temporaire pour en prévenir la dispersion et la conserver jusqu'au jour où un autre aveugle est venu prendre la succession. Sa propre clientèle s'est à tel point développée que, l'âge venant, il a préféré en abandonner une partie pour ménager ses forces.

P... G..., masseur. — Il était dessinateur en broderies pour la maison Rouff qui l'occupait l'hiver à Cannes et l'été à Plombières. Au mois de juin 1909, il est pris subitement de violents maux de tête, à la suite d'un bain de mer ; trois semaines plus tard, un matin, il se réveille aveugle ; il avait alors vingt-cinq ans. Son mariage, l'année précédente, avait absorbé ses économies. Intelligent et courageux, il veut apprendre une profession qui lui permette de vivre et s'adresse, à cet effet, à l'Association Valentin Haüy. Celle-ci l'admet à son cours de massage. Il conquiert le diplôme à la suite d'un examen particulièrement brillant. Il va ensuite exercer sa nouvelle profession à Cannes, l'hiver, et à Bourbon-l'Archambault, l'été. En 1913, il avait si bien réussi dans cette dernière localité que ses clients eux-mêmes, désireux de le conserver, l'engagent à venir à Paris, où il reste tout l'hiver. Si la guerre désorganise sa saison d'été à Bourbon-l'Archambault, il passe un hiver très actif à Cannes, où il prête son concours à l'hôpital de la Croix-Rouge et à l'hôpital temporaire du Casino. C'est lui qui dirige actuellement, avec un autre élève diplômé de l'Association Valentin Haüy,

l'école organisée à Cannes par cette dernière pour enseigner le massage à des soldats aveugles [1].

1. Voir ci-dessus, p. 42. — Parmi les masseurs diplômés de l'Association Valentin Haüy, citons encore M. M..., récemment décédé. Dès ses débuts, à Rennes, il rendait le fonctionnement de ses jambes à un malade qui en était privé depuis six ans et il avait su inspirer une telle confiance aux clients qu'à la fin de ses huit premiers mois d'exercice il avait gagné 6 000 francs. Huit ou dix masseurs de l'Association Vallentin Haüy travaillent pendant l'été dans les stations thermales. C'est à Bourbonne-les-Bains qu'ils ont obtenu le plus de succès; on s'y dispute les soins d'une excellente masseuse, qui est promptement arrivée à gagner 4 000 francs dans sa saison.

III

Quelques exemples de soldats aveugles au travail.

Les lettres qui suivent ont été écrites à divers membres de l'Association Valentin Haüy, soit par les soldats aveugles, soit par des personnes de leur entourage. Les résultats si encourageants dont elles apportent le témoignage sont dus non seulement aux efforts et à l'expérience de l'Association, mais encore à la vaillance morale, à l'énergie de ceux à qui elle est venue en aide. Sans cette intime collaboration, les plus généreux dévouements fussent demeurés stériles. S'ils ont porté leurs fruits, c'est parce que ceux que l'on n'abandonnait pas n'ont pas voulu s'abandonner eux-mêmes. Héroïques dans la tranchée, héroïques ils sont restés dans l'acceptation de leur épreuve et dans l'accomplissement de cette

laborieuse tâche de leur rééducation. On ne s'étonnera pas de ce qu'ils ont pu faire, quand on lira ce que l'un d'eux écrit avec une si admirable simplicité :

« Oui, monsieur, je suis maintenant en train pour le travail, et de me sentir soutenu, aidé, cela me rend encore plus fort. Mais si je me suis remis avec courage au travail, avec acharnement même, c'est que j'ai une petite fille, et cette enfant est maintenant le but de ma vie. Si j'ai rempli mon devoir de Français en donnant à la patrie ce que j'avais de plus précieux, il m'en reste un autre non moins grand à remplir, c'est celui d'élever ma petite fille, de la mettre dans le droit chemin de la vie et de lui assurer par mon travail un petit avenir; je veux y parvenir, et j'y réussirai. »

Mais avec la prolongation de la guerre, le nombre des soldats aveugles va sans cesse en augmentant. Pour aider efficacement ceux qui sont si dignes de l'être, il faut des ressources toujours accrues. Le temps n'amortit pas la dette que nous avons contractée. On prête à l'un des mutilés de la guerre cette réflexion douloureuse : « Héros six mois, infirmes toujours ». A nous de démentir cette prévision. Envers ces soldats

aveugles qui, dans leur rude effort de rééducation, ne se sont jamais lassés, la sympathie agissante et la générosité publique ne se lasseront pas non plus.

*
* *

Baldy (Joachim), cultivateur.

Mechmont, par Pelacoy (Lot), 6 mai 1916.

Je vous remercie de nouveau du grand attachement que vous prenez envers mon mari. Hier, il a reçu avec grand plaisir le guide-main que vous lui avez envoyé. Il a été le premier à s'en servir. Il a voulu écrire à son frère, artilleur au front. La lettre était assez bien faite. Je vous remercie de vous occuper de lui tout spécialement. La semaine dernière, il a reçu une soixantaine de francs de l'association du « Foyer du Soldat aveugle ». Nous avons été bien surpris.

C'est avec plaisir que je lis à mon mari les imprimés que vous avez joints avec le guide-main.

Mon mari est content, comme ses pauvres

camarades, de nous être un peu utile. Il se conduit seul dans nos champs, dans nos vignes; il donne à manger aux bestiaux, garde les moutons avec ses petits enfants de trois et six ans. Il est heureux de se rendre utile, malgré ses terribles blessures. Habitant la pleine campagne, lui-même nous pétrit le pain. C'est merveilleux de le voir travailler. Beaucoup de gens du pays ne peuvent en revenir. Je suis heureuse de posséder des relations avec votre Société. Vous me faites plaisir de remonter le moral de ces pauvres soldats. Mon mari a pris le dessus complètement, depuis qu'il a fait connaissance à Toulouse de M. X..., professeur de musique. Il est lui-même le fondateur d'une école d'aveugles. Mon mari désire, l'hiver prochain, aller y passer quelques mois afin d'apprendre la brosserie. Pendant les mauvais jours, il aura là un métier pour se distraire.

Excusez-moi, monsieur, de vous écrire si longuement, je suis tellement heureuse de voir mon pauvre mari réagir que je m'empresse de vous décrire quelque peu sa vie nouvelle pour lui. J'espère que vous continuerez à penser à lui; je vous remercie sincèrement.

Benoit (Édouard), cultivateur.

Maisonneuve, par Berrias (Ardèche), 14 mai 1916.

Voilà déjà dix jours que j'ai reçu votre lettre, et quoique ayant tardé à vous répondre, ce n'est pas sans intérêt que j'ai écouté votre aimable lettre. J'aurais dû vous donner de mes nouvelles depuis longtemps.

Jusqu'ici le malheur dont j'ai été frappé m'a été d'une portée et d'un coup formidable et, plus d'une fois, je me suis laissé aller au découragement; mais, soutenu par sa famille et par une volonté qui vous vient parfois de la Providence, on s'habitue peu à peu á son sort et l'on finit à sortir de ce rêve pour prendre une vie commune.

Vous me demandez l'emploi de mon temps : je puis vous dire que j'ai bien des petites occupations dans la maison, travail qui n'a pas une bien grande portée, mais qui fait disparaître beaucoup d'ennui; malheureusement, dans une petite propriété où les travaux varient beaucoup, surtout dans nos pays, l'on ne peut pas se rendre utile en tout. Ne connaissant ni le rempaillage des chaises, ni le métier de vannier, je perds beaucoup de temps à ne rien faire. Je m'étais bien

procuré, avant de rentrer au pays, le livre pour lire ainsi que la planchette à écrire; mais, hélas! comme un écolier sans professeur, moi-même, de mon côté, je me suis vite découragé tout seul, et je ne connais guère que mon alphabet. Malheureusement, ici, dans nos campagnes, les gens n'ont guère le temps de vous donner des leçons; il m'aurait fallu faire comme bien d'autres, rentrer dans une maison pour apprendre à lire et écrire, ainsi qu'un métier quelconque. Je sais bien qu'il n'y aurait encore rien de perdu; mais, dans la maison, je suis retenu par plusieurs choses, mais principalement pour donner des conseils, surveiller les travaux et aider pour le peu que je puis faire, car à l'époque où nous sommes de la dure épreuve de la guerre, où la main-d'œuvre fait défaut et où les gens n'affluent pas trop, l'on a besoin de faire du mieux que l'on peut.

Bosquet (Pierre), cultivateur.

La Vendelée, par Coutances (Manche), 19 février 1917.

Je fais réponse à votre lettre en vous remerciant de votre proposition; je ne chôme en rien pour

le moment et je ne voudrais pas faire tort à d'autres qui ont peut-être plus besoin que moi. Il est vrai que j'ai quatre enfants, mais dans la campagne où je suis, on ne chôme pas en bois pour les chauffer. Vous me demandez à quel ouvrage j'emploie mon temps par ce froid rigoureux; je vous dirai que je m'occupe à chaumer du froment, car chez nous la plus grande partie des appartements sont couverts en chaume, et c'est un travail qui est assez facile pour moi, car en touchant la paille, on peut se renseigner s'il y a encore du grain dedans.

Dès que les jours deviendront plus beaux, j'irai couper du bois pour en conserver pour un an; mais, auparavant la coupe des feuilles, je mets le bois par fagots, comme je peux, mais cela n'est pas gênant du moment qu'on peut les charrier. Du mois de juin au mois de septembre, j'aiderai à faire la saison du foin et de la récolte; je m'en tire assez facilement pour mettre le foin en bottes et le blé en gerbes. Enfin, je vous dirai que, depuis que je suis rentré, je n'ai jamais perdu une heure à l'aide de mon second garçon de cinq ans, qui me sert de guide dans tous les travaux que je connaissais auparavant.

Je vous dirai aussi qu'à l'aide de mon petit

gars, je puis soigner les bestiaux et traire les vaches de la petite ferme que je loue. Si vous connaissez quelqu'un dans la même position, engagez-les bien à ne pas abandonner leurs vieux travaux, pourvu qu'ils puissent travailler pour eux; car travailler pour les autres pourrait fournir des reproches.

C'est de la part d'un homme courageux qui vous serre cordialement la main.

Bourotte (Edgar), cultivateur.

La Fermière, par Escamps (Yonne),
4 décembre 1916.

Malgré le grand retard que j'ai apporté à vous rendre réponse, ne croyez pas que j'oubliais vos bons conseils que je mets à profit tous les jours. Je pourrais vous citer beaucoup de travaux que je fais moi-même, tels que botteler du foin. C'est moi qui ai attaché toutes mes gerbes; j'ai été travailler aussi à l'arrachage des betteraves; de ce moment, je fais des pieux pour les vignes et les prés et toutes sortes de petits travaux que

beaucoup de mes voisins ont peine à croire que je m'en tire aussi facilement. Naturellement, vous comprendrez que je n'ai pas encore acquis une habileté comme certains qui sont aveugles depuis longtemps, mais je suis déjà arrivé à faire certaines choses que je n'aurais pas cru faire auparavant. Quant au moral, M. P... a dû vous parler de moi lors de sa rentrée, car il était venu me rendre visite et à qui, si vous avez l'occasion, vous pourrez faire part de ma lettre en lui donnant le bonjour.

Nous nous portons tous très bien et je souhaite que cette lettre vous trouve de même.

Du même, 22 décembre 1916.

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre, où vous me demandez l'autorisation de publier celle que je vous ai envoyée. Croyez bien, monsieur, que ce sera une grande satisfaction pour moi si je peux être la moindre des choses utile envers des camarades, qui parmi eux s'en peuvent trouver qui ont besoin de réconfort. Donc, vous pouvez la publier sans hésiter, car tout ce que je vous ai dit n'a rien d'exagéré, tout au contraire. Il ne se passe pas une journée sans que je fasse quelque

chose. Quant à la santé, je me porte toujours très bien ainsi que ma famille.

Du même, 10 juin 1917.

Je suis toujours heureux de recevoir vos aimables lettres et de voir à quel point vous vous intéressez aux malheureux aveugles qui ont besoin de réconfort et d'encouragement.

Permettez-moi de vous dire que pour mon compte le coup fut dur autant que subit. Je fus blessé le 18 mars 1915 au ravin des Meurissons, en pleine forêt d'Argonne, par un obus tombé presque à mes pieds et dont un éclat me blessa grièvement à une jambe, et la déflagration de la poudre me brûla les yeux; depuis cet instant, je n'ai jamais revu la moindre clarté.

A l'hôpital où je fus soigné, les médecins me disaient que la vue me reviendrait tout doucement, mais ils s'aperçurent assez vite que j'étais convaincu moi-même que ça n'était pas vrai. Avec les grandes souffrances que j'ai endurées pour ma jambe, j'avais de sombres réflexions au sujet de mes yeux, mais sans jamais trop me démoraliser, et au fur et à mesure que je me guérissais, je rêvais à ce que je pourrais faire

sans voir clair. Mes rêves ne furent pas vains. Après être rentré chez moi, encore faible et boitant bas, je commençai à m'exercer à de petits travaux. Je m'aperçus qu'en reprenant des forces, je pourrais en faire de plus fatigants.

C'est ainsi que je me remis à travailler avec le meilleur encouragement que je prenais moi-même de voir que j'arrivais à faire ce que j'avais envie, et comme vous savez que dans la culture les travaux sont très variés, je me tournai aussi bien vers l'un que vers l'autre, et lorsque parfois je demandais si c'était à moitié bien fait, on me répondait toujours que les clairvoyants ne faisaient pas mieux. Je peux vous citer entre autres quelques-unes de mes occupations. Par les grands froids de l'hiver dernier, j'ai fait une grande quantité de pieux pour clôturer des prés; je préparais moi-même des livraisons de foin, j'ai scié, fendu et rentré du bois dont j'avais abattu moi-même une partie pour l'hiver prochain. A la suite, les travaux des champs sont revenus; j'aidais à répandre le fumier pour les betteraves et j'ai planté moi-même une vingtaine d'ares de pommes de terre, et dès ce moment, je suis fort occupé à piocher dans ma vigne. Naturellement, il est des travaux beaucoup plus com-

pliqués et plus difficiles que je ne peux faire sans quelques inconvénients. Il en est même que je ne peux faire seul, comme vous pouvez le comprendre; mais à côté de cela, je pourrais citer beaucoup d'autres petits détails. J'ai eu des visiteurs qui m'ont toujours trouvé actif et les voisins même ont peine à croire que je me débrouille aussi facilement.

Soyez sûr, cher monsieur, que ce sera une grande satisfaction pour moi si je peux être utile la moindre des choses aux camarades qui, comme moi, vivent dans une nuit éternelle, et je leur conseille avant tout d'avoir un bon moral; c'est le plus précieux auxiliaire d'encouragement.

Donc, je vous autorise à publier ma lettre à tous les camarades si vous le jugez utile, et on peut venir me voir ou prendre des renseignements, et vous verrez qu'ils sont complètement dénués de toute exagération.

Je vous remercie, ainsi que l'Association, des bons conseils que vous m'avez toujours donnés et que j'ai toujours fort bien accueillis.

Chesnel (Fernand), cultivateur.

Truttemer-le-Grand (Calvados), 7 mai 1916.

Je fais réponse à la lettre que vous m'avez envoyée en me demandant de mes nouvelles. Je vous dirai un peu de mes occupations : autant que je le peux, je travaille au grand air, dans les champs; c'est ce qui me plait encore le mieux; avec l'aide de ma sœur, qui me conduit les chevaux, je laboure; j'ai aidé à semer les pommes de terre, ces jours, et bien des petits ouvrages que je peux encore faire, ayant toujours un peu conservé mes anciennes habitudes de travail. Je m'occupe à rempailler des chaises quand il fait mauvais temps et que je ne peux pas sortir. En m'occupant toujours un peu, le temps se passe encore sans trop d'ennui.

Nous voilà arrivés dans une saison où mes parents vont avoir beaucoup d'ouvrage; je vais leur aider le plus possible.

Pour le filet, j'avais eu intention d'en faire plusieurs pour ne pas en perdre l'habitude; j'ai bien l'outillage qu'il me faut, mais on n'a pas trouvé à acheter dans les magasins avec quoi les monter; on trouverait encore de la ficelle; je ne peux pas penser à en faire d'ici quelque temps.

Je vous remercie beaucoup de votre bienveillance pour moi.

Du même, 5 juin 1917.

C'est avec plaisir que je vous autorise à publier ma lettre, car je peux dire à mes camarades agriculteurs qui sont comme moi qu'ils peuvent faire comme moi, continuer le travail des champs. On s'y remet facilement et on y trouve toujours de l'occupation; je n'ai même pas le temps de rempailler des chaises, que l'hiver, quand il fait bien mauvais et que je ne peux pas sortir. Alors je suis bien content quand même d'avoir appris un métier.

Mon occupation depuis le mois de mars est le plus souvent de labourer la terre. Nous avons ensemencé douze hectares et c'est moi qui ai tout labouré. Ma sœur me conduit les chevaux. Pour engraisser la terre, nous y mettons du fumier et j'aide à charger les voitures aussi bien que celui qui y voit. Nous allons bientôt travailler aux foins; j'espère bien faner et aider à les rentrer. Après, il se trouvera les grains à récolter et toujours bien des petits ouvrages que je peux faire; si bien que le temps passe vite et que je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

J'ai le même courage que j'avais pour le travail que par le passé. J'aime bien à rempailler les chaises, mais encore mieux le métier de cultivateur, et ce qui me rend content, c'est que je vois que je me rends encore bien utile. Que mes camarades qui sont comme moi essaient et ils arriveront aussi facilement que j'ai pu le faire à se rendre utiles.

Darnis (Auguste), cultivateur.

Bilhac (Corrèze), 15 mai 1916.

J'ai eu bien plaisir de recevoir votre lettre ainsi que vos deux petites notices expressément faites pour l'aveugle, et qui me sont très intéressantes, et qui peuvent m'être utiles, car je trouverai dans ces petites brochures beaucoup de petits renseignements ainsi que ma famille. Je vous dirai, monsieur, que comme j'étais ouvrier des champs avant la guerre, une fois remis de ma blessure, je n'ai songé qu'à revenir auprès de ma femme et de mes enfants, ne voulant point apprendre un métier, et je suis parti et sans trop savoir si je pourrais être utile chez moi. J'ai déjà compris que l'on pourrait tout de même avec du

temps arriver à faire de petits travaux tels que, premièrement, arriver à pouvoir se diriger, surtout dans les endroits que l'on connaît; et comme c'était le moment des vendanges quand je suis arrivé chez moi, j'ai aidé à couper les raisins, ce que je n'aurais jamais cru pouvoir faire. J'ai aussi aidé à ramasser les pommes de terre, et tout l'hiver j'ai pu aider à soigner les bestiaux et aussi à faire le bois pour la cuisine. Je pourrai bientôt attacher la vigne, bien entendu avec l'aide de quelqu'un souvent. J'espère aussi qu'à la saison des foins et des moissons, je pourrai être utile aussi quelquefois, mais je vous dirai quand même que, malgré les petites occupations, j'ai beaucoup de temps devant moi pendant lequel je ne suis pas occupé, car ma petite ferme ne donne pas assez de travail de ce genre, et surtout pas beaucoup de fourrage. On ne peut tenir guère de bétail, ce qui me donnerait le plus de travail. Peut-être ai-je eu tort de ne pas apprendre un métier et qui m'aurait permis de m'occuper les moments que je n'ai rien à me distraire, mais pour apprendre un métier, c'est long pour me séparer de ma famille.

Enfin, je termine en vous remerciant de vous être intéressé à moi.

Descormes (A.), cultivateur.

Mercurol, par **Tain** (Drôme), **5** juin 1916.

Je suis vivement touché de l'intérêt que me porte l'Association Valentin Haüy et je vais essayer de vous donner quelques détails sur mes occupations. Il faut d'abord que je vous dise que je n'ai qu'une toute petite propriété et que, si j'ai voulu essayer de la cultiver encore, plutôt que d'apprendre un métier, c'est qu'à la campagne, l'aveugle jouit d'une plus grande indépendance qu'à la ville. Je peux vaquer à mes petits travaux, aller et venir, sortir seul, sortir sans avoir besoin de guide, et, ce qui est plus important encore, c'est que la vie y est moins chère. Je ne vous cacherai pas cependant qu'au commencement, j'ai éprouvé de grandes déceptions : par la pensée, je voyais tout mon travail, mais pour l'exécuter, c'était autre chose; mes doigts n'avaient pas encore la sensibilité et l'adresse qu'ils ont aujourd'hui.

L'arrachage des betteraves a été mon premier travail. J'ai fait ensuite des fossés le long des rangées de vigne pour enfouir du fumier : j'ai fait des trous pour remplacer des arbres et des pieds

LE RETOUR A LA TERRE DU SOLDAT AVEUGLE. LE SOLDAT DESCORMES, VIGNERON AVANT LA GUERRE, TRAVAILLANT DE NOUVEAU A SA VIGNE, A MERCUROL, PRÈS TAIN (DRÔME).

de vigne. Je peux bêcher; c'est moi-même qui ai fait ma pépinière de plants de vigne pour l'année prochaine; j'ai taillé une partie de mes arbres, pêchers et abricotiers; je me rends parfaitement compte des branches que j'ai à couper ou à laisser et de la forme que je donne à l'arbre. Tous les jours, je fauche un peu de fourrage pour mes lapins, car j'en fais un peu l'élevage. En ce moment, je suis occupé à attacher la vigne; c'est un travail que je fais très bien. Dans une vingtaine de jours, on coupera les blés et je crois que je pourrai faire les gerbes et les lier. Dans l'intérieur d'une grande ferme, un aveugle peut se rendre très utile en soignant les animaux; il peut très bien leur distribuer la nourriture; c'est moi qui soigne mon cheval et, quoiqu'il soit jeune et un peu fougueux, je ne le crains pas. Je m'occupe de la cave; je soutire mon vin et le mets en bouteilles. Je coupe du bois et je peux faire une foule de petits travaux qui, dans leur ensemble, sont très utiles.

Aussi, à tous mes camarades cultivateurs qui sont atteints de cécité comme moi, je conseille de retourner aux champs; ils y trouveront encore beaucoup d'occupations sans trop changer leur vie.

Je me propose pour cet hiver, quand il fera mauvais temps et que je ne pourrai sortir, d'apprendre le Braille; mais, pour le moment, il fait trop beau pour rester dedans.

Du même, 10 juillet 1916.

Je suis vraiment touché de l'intérêt que me porte l'Association et cette bonne intention à mon égard ne fera que grandir mon courage et mon goût pour la culture. Je ne désire pas agrandir ma petite propriété en louant des terres, car, en général, quand on loue un terrain, il est à peu près inculte et ruiné et il faut beaucoup de travail et d'engrais pour le mettre en rapport. Puis il arrive que, quand on a réussi à le mettre en bon état, le bail finit et on est obligé de le laisser. Mais, quand je le pourrai, je m'agrandirai en achetant la part de l'une de mes sœurs, qui ne forme qu'un seul tènement avec la mienne, ce qui me facilitera beaucoup mon travail. Pour le moment, je vais essayer de faire la culture intensive, récolter le double sur le même contenu de terrain, sans trop augmenter la main-d'œuvre, qui est très chère. J'ai besoin pour cela d'un certain apport d'engrais et de

fumier que ma modeste pension ne me permettra guère de réaliser. Donc, si l'Association est toute prête à me venir en aide, c'est en m'aidant dans l'achat d'engrais qu'elle y réussira le plus pour le moment.

Dans votre avant-dernière lettre, vous me donniez, monsieur, l'adresse de quelques soldats aveugles en me demandant d'entrer en relations avec eux pour les encourager et leur dire ce que peut encore faire un aveugle dans notre métier. Je n'ai pu leur écrire de suite, étant très occupé ces temps-ci par les derniers traitements de la vigne et par les moissons. Maintenant que le travail est moins pressant, je vais leur écrire à tous en leur donnant des détails sur ce que je sais et en leur expliquant ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes. Je serai heureux de pouvoir les convaincre que non seulement ils peuvent encore être bien utiles, mais capables de gagner leur vie.

Du même, 21 juillet 1916.

J'ai reçu votre bonne lettre dans laquelle vous me dites que l'Association est décidée à me venir en aide et me demandez de quelle somme j'aurais besoin pour mes achats d'engrais. Voici

ceux qu'il me faudrait employer à l'automne prochain : 20 000 kilos de fumier, que je crois pouvoir acheter en ce moment à 1 fr. 25 les 100 kilos rendus chez moi; 600 kilos d'engrais pour la luzerne; 600 pour le blé et 800 pour la vigne. Le prix de l'engrais varie suivant les dosages, mais les uns dans les autres, ils peuvent valoir 15 francs les 1 000 kilos, ce qui représenterait une somme d'environ 500 francs. Croyez, monsieur, que, même si l'Association trouve ce chiffre trop élevé, je serai toujours heureux et très reconnaissant de ce qu'elle pourra faire pour moi et, si un jour j'arrive à un bon résultat, je n'oublierai pas que c'est à elle que je le devrai.

Le soldat aveugle, E. B..., de Maisonneuve, vient de m'adresser une lettre dans laquelle il me dit qu'il n'a pu jusqu'ici que faire des travaux de peu de valeur et me prie de lui donner des renseignements sur ce que je fais. Je viens de lui écrire une longue lettre en lui donnant tous les détails sur mon travail, et cela m'a été d'autant plus facile que la région qu'il habite a le même genre de culture que chez moi.

Oui, monsieur, je suis maintenant en train pour le travail, et de me sentir soutenu, aidé,

cela me rend encore plus fort. Mais si je me suis remis avec courage au travail, avec acharnement même, c'est que j'ai une petite fille, et cette enfant est maintenant le but de ma vie. Si j'ai rempli mon devoir de Français, en donnant à la patrie ce que j'avais de plus précieux, il m'en reste un autre non moins grand à remplir, c'est celui d'élever ma petite fille, de la mettre dans le droit chemin de la vie, et de lui assurer par mon travail un petit avenir; je veux y parvenir et j'y réussirai.

Du même, 5 août 1916.

Mille mercis pour votre bonne lettre que je viens de recevoir, mais je ne mérite pas tant d'éloges. Ce que j'ai fait est bien simple : tous les Français le font en ce moment, et ce que je fais actuellement est bien naturel, car c'est mon cœur de père qui me le dicte. Et puis ce serait faire preuve de mauvaise volonté si je n'essayais pas de réagir et vouloir bien faire, quand tout le monde veut adoucir ma vie, m'aider à supporter mon malheur, et quand on trouve aussi des cœurs dévoués comme le vôtre.

J'ai reçu les 500 francs et j'en ai accusé réception à M. le Trésorier. Cette somme m'aidera

bien à améliorer ma culture. Je voudrais arriver à faire de mon coin de terre une petite propriété modèle et prouver par là qu'en perdant la vue, on ne perd pas tout et qu'on est encore bon à quelque chose.

Du même, 31 octobre 1916.

Je viens de recevoir votre bonne lettre et je suis vivement touché de tout l'intérêt que vous me portez. Vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit avant, mais j'avais pensé que vous deviez être en vacances, et c'est pour cette raison que je ne l'ai pas fait.

Ma santé est aussi bonne que possible ; le bon air de la campagne m'a rendu mes forces, dont j'avais grand besoin. L'affection des miens m'a fait reprendre courage et le travail m'a remis le moral. Je me suis bien occupé tout l'été et le temps a passé bien vite, trop vite même, car je vois approcher l'hiver que je redoute tant maintenant.

Je suis assez satisfait de mes récoltes, quoiqu'elles n'aient pas été ce qu'elles auraient pu être sans la guerre ; mais, après deux ans de délaissement, le sol ne peut pas produire la

même chose. C'est la vigne qui a le plus souffert de cet abandon; faute de travail, d'engrais et de traitement, elle était l'année dernière dans un état lamentable. Cette année, elle a été bien soignée, et cela se connaît. Le fumier que j'y apporte en ce moment et que je dois à la générosité de l'Association augmentera sûrement ma récolte d'un quart pour l'année prochaine. L'automne dernier, je n'avais pu guère semer du blé, car le terrain n'avait pas été préparé et en plus je manquais d'engrais, mais le peu que j'avais pu semer a très bien réussi. J'ai rencontré de très grandes difficultés dans certains travaux, comme pour l'arrachage de la pomme de terre, que j'ai dû laisser, car quand la pomme de terre est mûre, elle se détache facilement de la plante et j'en laissais dans la terre. Tous les travaux qui se font à la pioche sont en général difficiles à exécuter. Par contre, ceux qui se font à la bêche sont plus faciles. Je charge bien un tombereau de fumier avec la fourche. Je sors celui des écuries; mais pour le mener au tas, je tire la brouette après moi au lieu de la pousser devant. J'ai préparé moi-même mes tonneaux, ma cuve, je l'ai foulée, et j'ai tiré mon vin sans l'aide de personne; pour presser, j'ai fait le tra-

vail d'un homme. Nous sommes en ce moment à l'époque des semailles; moi, je m'occupe à débarrasser le champ, j'arrache les betteraves, les topinambours, j'enlève les tiges de maïs; mais une chose que je ne peux faire, c'est de répandre le fumier en plein champ. On ramasse aussi en ce moment la feuille de mûrier pour la nourriture du bétail en hiver; c'est un travail que je fais très bien. Dans quelques jours, nous allons labourer un coin de terre un peu écarté où il ne passe personne. Je vais essayer d'y semer quelques sillons de blé moi-même; je me ferai conduire bien au milieu du sillon et je crois pouvoir égaliser convenablement le grain. Je crois qu'il est bon de s'essayer à tout faire, car si la guerre doit se prolonger, on ne trouvera plus personne pour se faire aider. Je vous tiendrai au courant de mes petits travaux en vous signalant les difficultés que je rencontrerai comme mes succès.

Du même, 16 novembre 1916.

Dans votre bonne et encourageante lettre, que je viens de recevoir, vous me demandez s'il ne me serait pas plus commode de me servir d'une charrue Brabant pour mes labours. Oui, on peut

labourer avec cette charrue-là, même sans y voir; j'en ai eu la preuve par un de mes camarades de Reuilly, qui avait quitté Paris pour rentrer dans sa famille, en même temps que moi, au printemps dernier, et qui m'écrivait qu'avec l'aide de sa sœur, il avait fait tous les labours. Pour semer les avoines, sa sœur guidait les chevaux, lui était à la charrue. Mais si la Brabant va bien et coupe une bande toujours régulière, elle le doit à son poids, qui la maintient d'aplomb et l'empêche de sauter, quand elle rencontre un caillou dans le sol, mais il faut trois ou quatre chevaux pour la traîner. Comme je n'ai qu'un cheval et que je ne puis disposer d'un attelage pareil, je suis donc dans l'obligation de me servir de la charrue que j'ai actuellement. Ce serait dommage de faire l'acquisition d'une Brabant, qui serait coûteuse et dont je ne pourrais faire usage. La charrue que j'ai en ce moment est légère : elle ne peut couper des bandes de terre aussi larges; mais elle fait tout de même un bon travail avec une traction moindre; quoiqu'elle soit très maniable, elle ne peut cependant être guidée que par un voyant; ma femme la mène bien. Elle a, en effet, plusieurs fois fait des labours. Je conduisais le cheval en le tenant par la bride de la main gauche

et en marchant dans le sillon précédemment creusé.

Puisque l'Association est toujours décidée à me venir en aide, je vous parlerai dans ma prochaine lettre du désir que j'aurais d'avoir pour le printemps prochain un outil agricole qui me rendrait de grands services.

Du même, 18 décembre 1916.

Je vais, en répondant à votre bonne et toujours encourageante lettre, vous parler un peu de mon petit travail. J'ai commencé à tailler ma vigne et suis content, car je n'aurais pas cru arriver à faire aussi aisément ce travail. L'année dernière, j'avais essayé bien timidement de tailler quelques pieds; j'en avais fait part à plusieurs de mes camarades dont vous m'aviez donné l'adresse. Deux d'entre eux me répondirent à ce sujet. Le premier me dit que sa vigne ne se composait que de plants en treillage et qu'il ne croyait pas pouvoir faire ce travail. En effet, dans la vigne à taille longue, on rencontre plus de difficultés; les branches sont plus embrouillées; il faut aller plus lentement, mais on y arrive quand même. Le deuxième de mes camarades me déclarait

nettement qu'il n'essaierait même pas, ne voulant pas, me disait-il, abîmer sa vigne. Ces déclarations me laissèrent un peu froid, car moi non plus, je n'avais nulle envie de mettre ma vigne dans un mauvais état. Cette année, j'ai renouvelé ma tentative et, aux premiers essais, je me suis aperçu que cela allait bien mieux. En quinze jours, j'en ai taillé environ 5 000 et je ne crois pas avoir besoin de confier le soin de ce travail à personne ; je le ferai moi-même. Je ne taille que quelques heures par jour, au moment où il fait le moins froid, car si on a les doigts engourdis, cela ne va plus et il ne faut pas songer à prendre des gants. Ce serait comme un voyant qui se mettrait un bandeau sur les yeux pour faire ce travail. Je considère que tailler la vigne n'est pas plus difficile que de bêcher ou de piocher, moins peut-être, car plus les mains sont rapprochées du travail, plus il est facile à faire, et dans la taille, les doigts de la main gauche sont toujours en contact avec le bois à couper et la lame du sécateur. Aussi, c'est ce qui a fait dire à mes voisins, qui ont d'ailleurs reconnu mon travail parfait, qu'un jour ou l'autre je me couperai les doigts, mais j'espère que leurs prévisions ne se réaliseront pas.

Cher monsieur, c'est d'une petite faucheuse à un cheval que je faisais allusion dans ma dernière lettre. Oui, une faucheuse simplifierait bien mon travail et m'ôterait bien du souci. Car, cette année, j'ai eu bien du mal à trouver quelqu'un pour faire faucher mes luzernes et, pour le printemps prochain, ce sera pire encore, la main-d'œuvre se faisant de plus en plus rare. Au mois de mai, époque à laquelle on coupe les fourrages, les travaux abondent, binage des pommes de terre et des betteraves, labour de la vigne, l'attachage, sulfatage et soufrage. Si ces travaux ne sont pas faits au moment voulu, la récolte en est très compromise. Pendant que je m'occuperai de la vigne, ma femme pourrait avec une petite faucheuse, en peu de temps et sans peine, couper les fourrages. Mais le prix de ces machines est maintenant très élevé. Un de mes voisins, qui est mobilisé, en a acheté une pour que sa femme puisse continuer ses travaux; il l'a payée 550 francs, et n'a pu l'avoir que pour les deuxièmes coupées, ne l'ayant pas commandée assez tôt. Aussi je serais très reconnaissant à l'Association si elle pouvait m'en faciliter l'acquisition d'une.

Du même, 16 février 1917.

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu votre lettre, et vous voudrez bien m'excuser d'être resté assez longtemps sans vous écrire, mais je ne pouvais vous dire grand'chose sur mes travaux des champs, car, depuis plus d'un mois, ils sont interrompus par le mauvais temps. Le sol est gelé très profond et une épaisse couche de neige le recouvre. Je ne suis pas cependant resté tout à fait inactif; j'avais eu l'heureuse idée, la veille où la neige a commencé de tomber, de ramasser une quantité de sarments de vigne pour faire des boutures et j'ai eu pour une semaine de travail à les lier et à les couper à la longueur voulue. Ensuite, comme le froid persistait et qu'on manquait totalement de charbon, il a fallu se débrouiller pour ne pas se geler. Notre provision de bois est assez restreinte, puisqu'elle ne se compose que de branches qui proviennent de la taille des arbres ou de la vigne, et ce n'était pas suffisant; j'ai alors scié quelques vieux mûriers au ras de la terre, puisque je ne pouvais entamer le sol pour les arracher; je les ai refendus et coupés en petits morceaux pour les brûler dans le poêle. Il est pénible à un paysan de sacrifier

ses arbres; il a pour les plus vieux une sorte de respect, de vénération; il a une tendresse particulière pour ceux qu'il a plantés, les soigne avec amour; mais c'est la guerre, et elle exige d'autres sacrifices bien plus grands encore. Malgré le mauvais temps, j'ai eu plusieurs fois quand même la visite de M. L...., l'organiste aveugle de L.... C'est un homme très agréable; il est gai et très encourageant; ses visites me font toujours grand plaisir. Il vient à peu près tous les quinze jours passer une partie de l'après-midi avec moi. Quand il fait beau, nous nous promenons un peu dans les champs; s'il fait mauvais, nous causons près du feu en buvant un verre de vin. Son voisinage a été très précieux pour moi. J'ai vu, il y a une quinzaine de jours, le représentant des faucheuses. Il ne les avait pas encore, mais il comptait les recevoir bientôt. Je vous avertirai quand j'aurai à la payer.

Deville (Pierre), cultivateur à Villeréal (L.-et-G.).

La Persagotière (près Nantes), 18 octobre 1916.

Me voilà revenu à la Persagotière depuis quinze jours déjà; j'ai repris la chaiserie et, dans

quelques jours, je vais me mettre à la vannerie. J'ai profité de ma convalescence pour louer une maison avec un jardin de six ares. A ma rentrée, je louerai un champ, que j'ai déjà visité, d'une contenance de 75 ares. Avec cela, j'en aurai assez pour réaliser mon rêve, avoir une vache, quelques lapins et poules. Grâce à ce que vous m'avez promis, je pourrai le réaliser et vivre un peu mon ancienne vie. Il arrive souvent que le bétail se trouve en baisse pendant l'hiver: s'il en est ainsi cet hiver, je ferai acheter au moment de la baisse, quitte à acheter du foin en attendant les beaux jours.

Voulez-vous me dire, je vous prie, s'il y a des formalités à remplir pour recevoir la somme que vous mettez à ma disposition.

Dumontet (A.), cultivateur.

Les Souperons, par Saint-Désiré (Allier), 26 novembre 1916.

Je viens vous donner de mes nouvelles, qui sont toujours assez bonnes. Je suis très content d'être dans mon pays et surtout que j'ai pu m'occuper à l'agriculture, ce qui fait que je ne

me suis pas ennuyé depuis que j'ai quitté Paris. Cependant, je regrette bien la rue Duroc. Là, comme nous n'étions que des aveugles, on se figure moins de sa situation.

Maintenant, les beaux jours sont finis, et à la campagne, c'est un mauvais temps pour les aveugles, car il y a beaucoup de boue. Mais j'ai mon nouveau métier, mes chaises et mes brosses, tout va bien, j'ai beaucoup à faire. J'espère que vous allez toujours bien.

Joubin (**A.**), cultivateur et apiculteur.

Le Teilleul (Manche), 28 octobre 1916.

Voici les détails que vous nous avez demandés sur notre soldat aveugle. Son exemple prouvera à ses compagnons d'héroïsme et d'infortune qu'ils ne doivent pas se désoler, ni se décourager; bientôt ils seront devenus des aides nécessaires dont on admirera la dextérité. Ils expérimenteront eux-mêmes ce que me disait à ma dernière visite Joubin : « Quand on est clairvoyant, il est impossible d'imaginer tout ce qu'est capable de faire un aveugle ».

Joubin fut blessé près d'Arras, en octobre 1914; un obus lui cribla tout le corps de mitraille et lui brûla complètement les deux yeux. Il fut d'abord soigné dans un hôpital d'Arras bombardé par les Allemands. Sa convalescence se fit aux Quinze-Vingts. Il revint au pays dans la fin de février 1915. Sa sœur, dont le mari est prisonnier depuis le commencement de la guerre, le reçut. Joubin était d'autant plus heureux de revenir là qu'il y avait passé toute sa vie; la maison et ses dépendances lui étaient donc bien connues.

Dès son arrivée, il s'ingénia à se rendre utile. Je crois que son premier ouvrage fut de se mettre à faire la cuisine. Il allume le feu, fait donc la cuisine, lave très bien la vaisselle, fait le ménage et balaye très bien la maison. Sa sœur et ses ouvriers peuvent aller aux champs, ils trouvent à leur retour les repas prêts. Les jours de foire, Joubin s'en vient chez une de ses tantes qui tient auberge, travaille à la cuisine à laver la vaisselle. Il s'est même fait casseur de bois et, avec sa hache, il casse tout le bois nécessaire à la maison.

Bientôt il se chargea de soigner à l'étable et à l'écurie les vaches et le cheval; il monte dans les greniers à foin et nettoie lui-même les locaux.

Dans l'entretien de la ferme, plus de 300 litres d'eau sont nécessaires chaque jour : c'est lui qui va la puiser à la fontaine dont l'accès est très difficile, et cette difficulté mérite d'être signalée. Une multitude de sources se font jour dans ce village, de sorte que les chemins ne sont pas faits pour qu'on y puisse passer. Je ne vais jamais deux fois de suite à ce village par le même chemin, j'espère toujours en trouver un meilleur, et je suis presque toujours déçu. C'est dans un de ces chemins qu'est située la fontaine en question. Dans ce chemin, on ne peut aller même pas en été. Pour arriver à la fontaine sans mettre les pieds dans quarante ou cinquante centimètres d'eau et de boue, on a jeté de grosses pierres sur le côté du chemin, et un clairvoyant a besoin de faire attention pour ne pas se mouiller les pieds ; Joubin y réussit parfaitement.

A ma dernière visite, je le trouvai dans le potager en train de cueillir des haricots. Trois mois après son retour de l'hôpital, il se croyait capable de semer des pommes de terre et il y réussissait.

Un autre jour, il y avait dans un champ des tas de fumier à étendre. Il se fit conduire dans le champ; on le conduisait à chacun des tas, et il

travaillait si bien qu'une clairvoyante voulut essayer de faire le même travail en fermant les yeux; presque aussitôt elle faillit tomber à la renverse. A une de mes visites, je le trouvai dans le champ, une houette à la main et brisant les longs sillons que fait la charrue en retournant la terre. Ici, on appelle ce travail « bêcher du guéret ».

Quand vint la moisson, il se mit à faucher le blé et à faire les gerbes. Il y a une quinzaine, sa sœur battait son blé à la machine : toute la journée, Joubin a tourné la manivelle de la tarare pour nettoyer le grain, puis a monté le grain en sacs dans un grenier distant de plus de cinquante mètres de l'endroit où se faisait ce nettoyage. Enfin, cette année, il a pris le fléau et est allé aider un voisin à battre son blé.

Je crois qu'il est permis d'affirmer que beaucoup de clairvoyants n'ont pas une vie aussi occupée que Joubin et cependant ce n'est pas tout. Il est apiculteur. Le succès qu'il a obtenu cette année lui a fait concevoir le projet d'augmenter son rucher l'année prochaine. A la vérité, pour ce travail, il a souvent besoin d'un aide clairvoyant; mais c'est lui qui est toujours le principal agent. Pour certaines opérations, il a su remplacer ses

yeux par ses oreilles. Il a l'air de préférer les ruches en paille à forme à peu près semi-sphérique qu'on appelle couramment dans le pays : « ruches à binnes ». Avec ces ruches, comme avec les ruches à cadres, il provoque l'essaimage artificiel et recueille le miel sans avoir besoin de faire périr les abeilles. Ce travail ne se fait pas toujours sans piqûres, mais sans découragement toujours.

Comme tous les apiculteurs, Joubin reconnaît au bruit que font les deux reines que l'essaimage est prochain. Dans le temps où peut se faire l'essaimage, il se promène le soir au milieu de ses ruches. Il entend alors très distinctement, dans les ruches qui vont essaimer, les deux reines se répondre. La jeune reine, celle qui va rester, fait entendre ce cri : « Tri, tri » et la vieille, celle qui doit partir : « Tru, tru ». C'est donc le nouvel essaim qui reste dans la ruche. Quand ce signe est constaté, il est certain que, si le temps n'est pas défavorable, l'essaimage se fera le lendemain. Quand l'essaim s'envole, Joubin le recueille avec un aide, comme font les clairvoyants. Mais souvent, pendant l'opération, une autre ruche essaime à son tour et il arrive que les deux essaims se mettent l'un avec l'autre. Dans ce cas, Joubin les

ramasse tous les deux dans la même ruche; mais le soir venu, il reprend sa ruche, en verse le contenu sur un drap étendu, fait deux tas des abeilles et place une ruche vide auprès de chaque tas. « Neuf fois sur dix, me dit-il, une reine est dans un des tas, l'autre dans l'autre, et les abeilles se séparent d'elles-mêmes, suivent leur reine et montent dans la ruche. »

Pour l'essaimage artificiel, voici comment il procède :

Dans le mois de juin ou de juillet, il enfume une forte ruche et l'emporte à dix mètres de là. A sa place, il met une ruche vide destinée à recevoir les abeilles parties aux champs, qui, ne trouvant plus leur ruche, iraient dans une autre. Puis il retourne la bonne ruche, dont l'ouverture regarde alors le ciel, et la couvre d'une ruche vide. Il frappe alors sur le fond de la ruche pleine et fait ainsi monter les abeilles dans la vide. Quand le bourdonnement lui fait croire que les deux tiers des abeilles sont passées dans la ruche vide, il arrête l'opération et il place ses ruches. Mais il faut que la reine ait quitté la ruche pleine et soit passée dans la vide, sans quoi l'opération serait à recommencer et, détail pratique, quand la reine est difficile à faire

partir, l'essaim n'est pas bon. Pour savoir si la reine est bien dans la nouvelle ruche, Joubin frappe un coup sec sur le fond de la ruche : si toutes les abeilles répondent ensemble, la reine est là ; si elles répondent en désordre, elle est restée dans l'ancienne. La vieille ruche, elle aussi, manifeste la présence ou l'absence de la reine : si, une fois qu'elle est replacée, les abeilles sont calmes, la reine est là ; si, au contraire, elles volent en tous sens comme si elles ne savaient pas où aller, la reine est partie. Dans ce cas, le couvain qui va éclore va bientôt en donner une nouvelle. Lorsqu'à l'automne un essaim est trop faible pour passer l'hiver, Joubin le réunit à un autre un peu faible : quoiqu'elles soient plus nombreuses, les abeilles auront besoin de moins de nourriture. Pour réussir, il enfume fortement la ruche qui doit recevoir l'autre pour que les abeilles ne tuent pas les nouvelles. Bientôt une des reines est tuée et une seule reste maîtresse de tout l'essaim. Pour la récolte du miel, Joubin fait passer de la même manière tout l'essaim dans une autre ruche.

Disons, en terminant, que Joubin est très heureux de montrer par son exemple à tous ses compagnons d'infortune que la vie leur réserve beaucoup d'agréables surprises.

Héroin (A.), cultivateur.

Panon, par Mamers (Sarthe), 29 mai 1917.

Je viens vous accuser réception de votre lettre du 12 mai et de la somme de 600 francs, reçue le 22 mai, que par votre bienveillant intermédiaire et appui l'Association Valentin Haüy a bien voulu m'envoyer.

Cette somme va m'être d'une grande utilité; j'ai déjà commencé à acheter un veau que j'ai l'intention d'élever; il me coûte 120 francs, et j'ai l'espoir qu'il me donnera de bons résultats, car il est fort bien constitué; je veux d'ici quelques années, en attendant que mes enfants soient en âge de travailler convenablement la terre, me spécialiser un peu dans l'élevage. Quand la chance se met de votre côté, tout va bien, mais ce qu'il y a à craindre, ce sont les pertes. Enfin, qui ne risque rien n'a rien, et il me faut bien me tirer d'affaire.

Je crois que la meilleure rééducation est encore celle que l'on fait chez soi. Ainsi, j'ai piqué dernièrement des pommes de terre aussi régulièrement qu'une personne qui y voit, je soigne et attelle les chevaux presque aussi vite qu'avant. Il

y a quelques jours, j'ai appointé des piquets et percé des trous à l'effet de faire une barrière pour clore plusieurs de mes champs. Quand ma femme va aux champs, c'est moi qui fais la soupe, fais les lits, fabrique le beurre, etc. Je descends de voiture sans le secours de personne, et plus je vais, plus je sens que je retrouve mes anciennes habitudes.

En un mot, je fais tout mon possible pour éviter de m'ennuyer. Il y a des jours où je souffre quand même beaucoup; parfois la douleur provoquée par l'enflure de mon œil gauche est insupportable; aussi, quand nous allons être débarrassés des gros travaux, soit entre les foins et la moisson, je vais demander à être visité par un spécialiste, car je crois qu'il y a encore quelque chose à faire.

Avant de terminer, je veux vous remercier bien sincèrement de votre généreux don et nous vous prions de croire que toute la famille vous en est bien reconnaissante.

Hubert (**Théodore**), chaisier.

Yvignac (Côtes-du-Nord), 16 février 1917.

Excusez-moi si j'ai tardé un peu à vous écrire; je vous écris au nom de mon mari, actuellement à l'École des Aveugles de Saint-Brieuc. Je pense bien qu'il ne vous a pas écrit.

Je ne puis vous exprimer combien vous nous rendez heureux en nous faisant comprendre que les aveugles peuvent travailler. Que de fois déjà, depuis voilà un mois, j'ai pensé dans votre bonne Association! car tout l'hiver je voyais mon mari, malgré son caractère gai, s'ennuyer à en être désolé. Son refrain était toujours : « Ces maudits Boches ont perdu le reste de mon avenir ».

En effet, nous qui ne possédons rien que toujours une très bonne amitié : nous n'avons pas encore quatre ans de mariage; nous avons un petit garçon de cinq mois. A chaque moment, il lui redisait : « Mon petit, c'est sur toi que s'appuient mes vieux jours. Grandis vite, au moins tu me conduiras. » Il l'aime trop, c'est pourquoi il tenait tant à aller à Saint-Brieuc.

Et aujourd'hui j'ai reçu de ses nouvelles. Il me

dit ceci : « Je suis toujours occupé dans mon paillage des chaises; il faut du temps et de la patience, mais j'espère bien arriver avant longtemps ». Cela me fait plaisir, car je vois que cela lui fera une vie nouvelle, grâce à votre bonne Association Valentin Haüy, où les soldats se réconfortent ensemble.

J'espère que plus tard il pourra vous donner les renseignements sur son métier d'apprentissage. Je finis en ne cessant de penser dans votre dévouement pour ces pauvres soldats.

Legrand (Eugène), aviculteur.

Gambais (Seine-et-Oise), 3 mai 1916.

J'ose espérer que vous m'excuserez si j'ai tant tardé à vous donner de mes nouvelles, qui sont très bonnes pour le moment. J'attendais d'avoir commencé mon travail et me rendre compte par moi-même, avant de vous écrire, pour vous donner quelques détails. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que cela est très possible à faire malgré notre cas; avec beaucoup de volonté l'on peut arriver, sans matériaux spéciaux, presque comme un voyant.

A mon arrivée à l'école, l'on me fit voir de suite une couveuse artificielle, ainsi que le maniement des œufs. Quel ne fut pas mon étonnement, après avoir pris contact avec la chaleur entretenue dans cette couveuse, de trouver, rien qu'au toucher, parmi une cinquantaine d'œufs déclarés bons par M. le Professeur, un de ces œufs qui me semblait suspect! L'œuf fut sacrifié et cassé et, en effet, cet œuf était mauvais. Le lendemain, j'en découvris un autre. Donc je crois pouvoir affirmer que c'est là un des points essentiels de l'éleveur. C'est le degré de chaleur qu'il faut maintenir régulièrement pour arriver à un bon résultat, et il me semble possible de très bien arriver sans autre méthode que le toucher. Quant aux soins à donner aux adultes, cela n'est absolument rien, sauf en cas de maladie (chose que je n'ai pas encore apprise). On vient de me confier, il y a quelques jours, une centaine de petits pensionnaires éclos du matin même; jusqu'ici, je n'ai encore eu que quatre mortalités, dont deux estropiés en arrivant au monde. Ce sont là les petits aléas du métier; mais cela est loin de me décourager, au contraire, il y a tant de douceur dans leurs babillages que l'on oublie vite ces petits accidents bien insignifiants.

La seule chose où il nous sera, je crois, impossible de nous passer de la vue, ce serait pour le mirage des œufs, chose qui est essentielle. Mais comme on ne doit mirer les œufs qu'au bout du cinquième ou sixième jour qu'ils sont dans la couveuse, et que cet exercice ne dure qu'une demi-heure en tout pour un voyant, pour la durée de vingt et un jours de l'éclosion.... Comme vous pouvez le voir, ce serait le point le plus difficultueux. Je crois pouvoir vous affirmer que, pour l'avenir, le métier d'aviculteur pour les gens dans notre cas, accompagné d'un voyant, serait chose faite pour l'avenir.

Malgoire (Pierre), cultivateur.

Cremps, par Lalbenque (Lot), 31 décembre 1916.

A l'occasion qui se présente, je viens vous exprimer mes meilleurs vœux et mes souhaits les plus sincères de bonne année. Je puis vous dire que ma santé est très excellente et que je m'occupe toujours. Je puis vous dire aussi que le résultat de mes occupations a dépassé de beaucoup mes espérances. Vos conseils, dont je

doutais sur certaines choses, se réalisent. Je vais vous donner le compte rendu des choses dont j'ai pu me rendre utile. Tout sera vu en compagnie dans le courant de cette lettre. Le soin du bétail de toutes sortes m'est très facile. J'ai fait la taille de la vigne, préparé les sulfatages et enlevé les feuilles pour donner de l'air aux raisins. J'ai semé tout mon maïs dans les sillons qui étaient marqués par la charrue. J'ai pu lier une partie de mon blé et faire les liens. J'ai pu aider à charger ou décharger les chariots de fourrage et de blé. Au moment du battage, j'avais toujours une place : ou faire passer les gerbes, ou de lier la paille. J'ai essayé actuellement une chose que je ne crains pas, c'est le labour. Un ami m'a prêté une charrue-brabant pendant deux jours: j'ai pu arriver à la conduire assez facilement. Si j'en avais une, je crois pouvoir m'en servir très souvent tout seul; seulement il ne faut pas y penser pour le moment, car mes économies et mes moyens ne peuvent pas me permettre de l'acheter. Maintenant, souvent il fait beau; je vais à la vigne, et quand il fait mauvais, je scie du bois ou j'égrène du maïs.

Tout mon temps est toujours pris sans avoir le temps de m'ennuyer.

Du même, 9 mai 1917.

Vous daignerez m'excuser d'avoir attendu si longtemps à vous donner de mes nouvelles. Vous devez avoir reçu de notre ami, M. de L..., le compte rendu de mes résultats et certains rapports sur la manière dont j'emploie pour rendre mon travail plus facile. Je peux vous dire que je suis très satisfait et que j'engage tous mes camarades cultivateurs à faire des essais. Ce que j'ai à leur recommander, c'est de ne pas s'y abrutir dans leurs premiers débuts, car cela les fatiguerait et ils n'arriveraient à rien de bon. C'est comme tous les métiers, c'est comme dans le proverbe : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron ».

En commençant, il ne s'agit pas de labourer toute la journée; et vous-même ne feriez qu'un sillon ou deux, un peu tous les jours, et on arrive à faire du bon travail. Pour le moment, les labours de printemps sont terminés. J'ai pu arriver à travailler 25 ares de terre; j'espère à l'automne en faire beaucoup plus. C'est une bonne distraction et très utile. Ceux qui ont le bonheur d'avoir une femme ou des enfants pour les conduire peuvent le faire.

Petitdidier (Auguste), commerçant.

Remiremont (Vosges), 13 septembre 1916.

Je rentre de voyage et trouve votre lettre ainsi que vos brochures dont je vous remercie.

J'ai perdu la vue en Alsace, le 18 février 1916, par une balle entrée sous la tempe gauche, coupant le nerf optique de l'œil gauche, traversant le nez et puis sortie dans l'œil droit.

J'ai été soigné à Lyon et j'ai appris la lecture et l'écriture Braille, la machine à écrire, à l'hôpital 8 *bis*, 18, rue de la Reconnaissance, à Villeurbanne.

Je suis rentré chez moi à Remiremont depuis le 8 juin 1916, où je continue les affaires avec mon père, comme d'ailleurs je faisais avant la guerre. Nous faisons les fournitures générales pour usines. J'ai repris les voyages d'affaires avec un de mes amis comme guide. Je prends toutes mes notes en Braille; puis, de retour, je transcris mes notes avec ma machine, je fais toute la correspondance également. Il n'y a que la tenue des livres et la comptabilité que je ne puis plus faire, comme le dessin naturellement. Quant à toutes les marchandises, j'arrive comme

avant à m'en rendre compte. Avec de la volonté et de l'énergie, j'espère arriver.

Sabier (**R.**), brossier.

Mouy (Oise), 9 juin 1916.

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre aimable lettre m'envoyant le permis que je vous avais demandé et je vous remercie infiniment d'avoir pris mes brosses.

Je vous dirai que mon petit commerce va très bien, je travaille bien. J'ai une commande de neuf douzaines de balais et six douzaines de brosses. Je suis très content. J'ai appris à ma femme à faire des brosses et elle s'y entend très bien; enfin, ça va très bien.

Tronche (**Joseph**), cultivateur,

Moulin des Brandes, commune de la Vallée, par Beurlay (Charente-Inférieure), 29 décembre 1916.

Je m'étonne beaucoup que le 25 courant vous n'avez pas eu des détails de notre exploitation

par M. Gambier, car j'ai écrit le 14 de ce mois une lettre très détaillée sur notre travail, les dépenses que nous avons faites, en un mot, tout ce qui nous concerne. Je lui ai en même temps envoyé le reçu de notre charrue, soit 75 francs. Au cas où la lettre se serait perdue, je vais vous redire ce que j'avais écrit à M. Gambier. D'abord, sur le travail que peut faire mon mari : il fait à peu près ce qu'il veut faire, depuis que nous avons acheté nos vaches, il les a dressées pour les faire travailler, pour ainsi dire seul. Ce n'est pas ce qui a empêché de le faire culbuter bien des fois avec elles, car les premières fois qu'on leur a mis le joug, elles voulaient souvent prendre la clé des champs; mais enfin, à l'heure actuelle, il en est le maître, et les vaches marchent bien à labourer avec l'aide de mon frère. Nous avons fait deux journaux et demi de blé; je ne sais pas vous dire en ares ou en hectares, car dans le pays tout le monde compte au journal, mais, je réfléchis, je peux vous dire que le journal de terrain équivaut à 1825 m² 33. Cela pourra à peu près vous faire évaluer la contenance que nous avons fait de blé. Aujourd'hui, il est bien né et même déjà long, mais malheureusement tout le monde ne peut pas en dire autant, car il y en a

beaucoup de morceaux de terrain qui sont noyés et on ne récoltera pas le blé qu'on aurait pensé récolter. Nous avons fait aussi du seigle pour faire manger aux vaches, quand elles auront leurs petits veaux, car, en ce moment, elles n'ont plus de lait, car elles vèlent toutes les deux en février, et on est obligé de les faire reposer deux mois de l'année. Je vous assure qu'en ce moment elles sont jolies et nous ne voudrions pas les donner pour mille francs. Nous avons du terrain de fait aussi pour semer le maïs; peut-être cette année réussira-t-il. L'année dernière, il n'a pas réussi; aussi, cette année, il vaut plus de 25 francs les 50 kilos, c'est énorme. Du reste, tout le grain est cher. Nous avons aussi préparé un peu de terrain pour les pommes de terre, mais ce n'est pas fini, car le mauvais temps nous a empêchés. Pour le moment, mon mari fait des fagots dans les bois : une coupe que nous avons achetée 80 francs, mais c'est payable qu'à Noël 1917; eh bien, je puis vous dire qu'il s'en tire très bien. C'est vrai que mon frère est avec lui, mais cela ne l'empêche pas de monter dans les arbres et de couper les branches; mais aussi, à deux reprises, il est tombé, mais ne s'est pas fait mal; aussi maintenant, il s'attache avec une corde par la ceinture

et de là à l'arbre, et comme cela il ne tombe plus. Il fait à peu près tout ce qu'il veut. Pour bêcher les légumes aussi, il s'en tire très bien, car il sait la distance qu'ils sont plantés, à peu près d'un bon pied, il en coupe bien quelques-uns, mais enfin ce n'est pas grand'chose. Il arrache aussi très bien ses pommes de terre; en un mot, il se tire très bien de son travail.

Je vous remercie pour les bons souhaits que vous m'avez adressés pour l'année qui commence. Puisse-t-elle être meilleure que l'année passée! quoique je ne croyais pas la passer si bonne. C'est grâce à l'Association à qui je dois ce que je possède, et croyez, monsieur, à tous mes remerciements.

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

Nos soldats aveugles 1

I. — La réadaptation de l'Aveugle au monde extérieur. 14

II. — L'Aveugle et le travail manuel 33

III. — L'activité intellectuelle de l'Aveugle 54

IV. — L'Association Valentin Haüy 71

V. — L'Ame de nos soldats aveugles 93

APPENDICES

I. — Expériences d'hier et d'aujourd'hui 115

II. — Quelques exemples de travailleurs aveugles avant la guerre 119

III. — Quelques exemples de soldats aveugles au travail. 126

343-16. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-19.